

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16^{ME} ANNÉE, No 826.—SAMEDI, 3 MARS 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

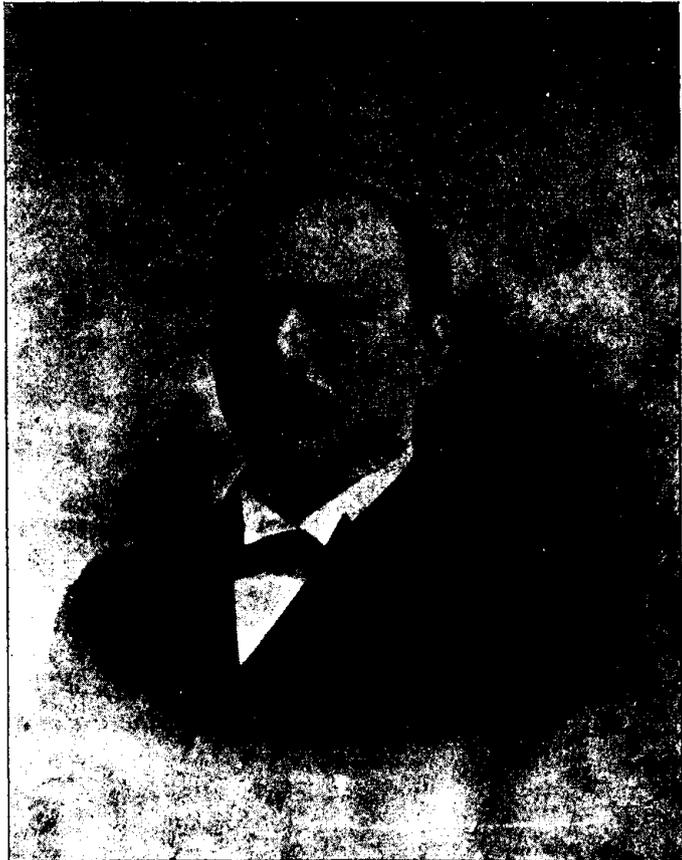
Bureaux : No 42, PLACE JAGUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

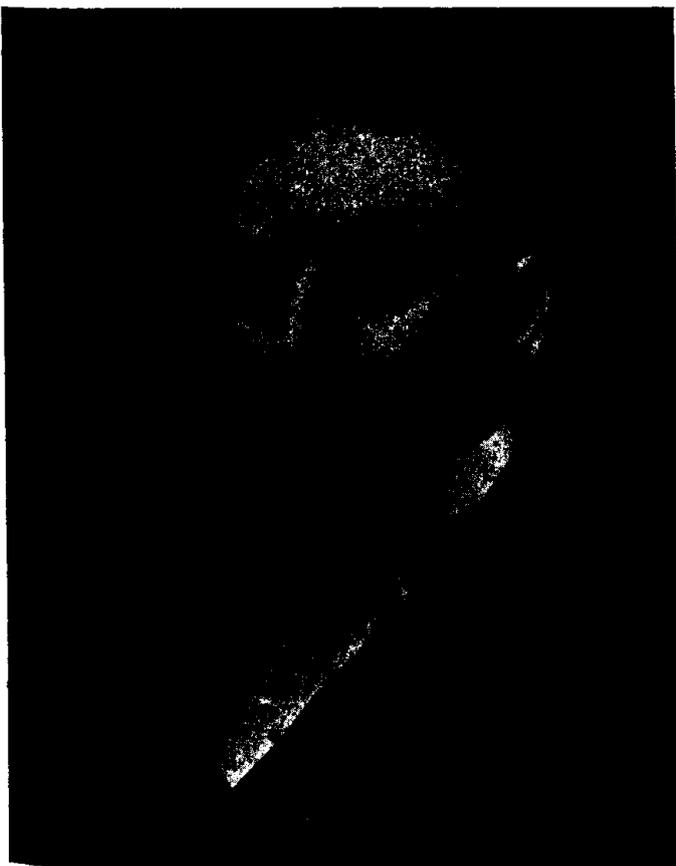
La ligne, par insertion . . . 10 cents
Insertions subséquentes . . . 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



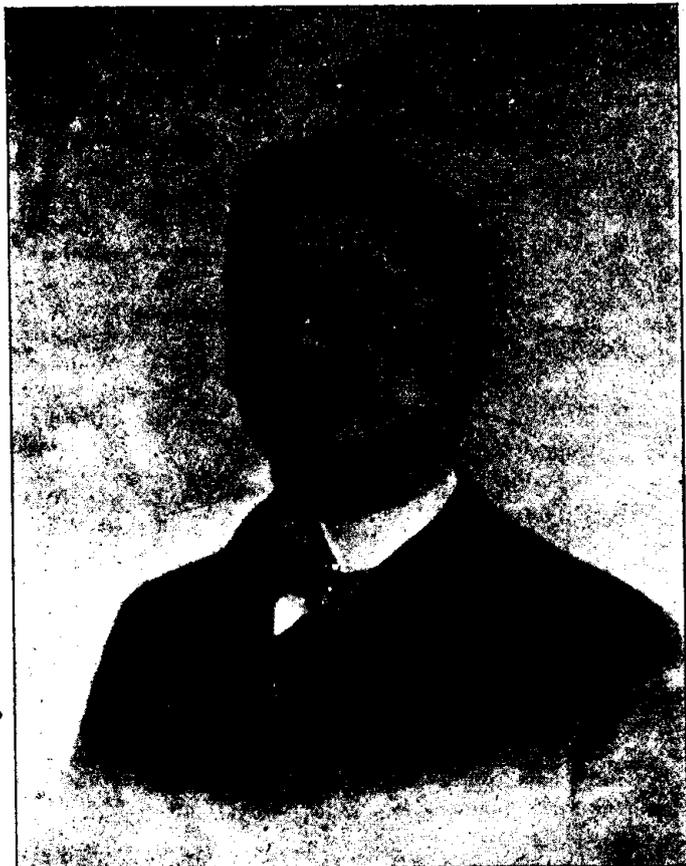
M. ROBERT MACKAY
Président du Board of Trade



M. L.-E. GEOFFRION
Président de la Chambre de Commerce



M. GEO. HADRILL
Secrétaire du Board of Trade



M. JOS. HAYNES
Secrétaire de la Chambre de Commerce

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 MARS 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Poésie : Aux soldats canadiens au Transvaal, par G.-P. Labat.—Chronique parisienne, par Un Parisien.—A nos collaborateurs, par F. Picard.—La conférence de M. Brunetière. Poésie : Le pays, par L.-J. Doucet.—Poésie : Adieu, par F.-M. Thibaud.—Une nuit blanche, par F. Génissieu.—Frédégonde, par A. Lellis.—La légende du travail.—Poésie : Tombée de neige, par L. Sauty.—Nos gravures.—Le cardinal Jacobini.—Le carême.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Carnet mondain.—Un complot, par Mme Guidet.—Le cœur, par Sully Prudhomme.—Renseignements divers.—Roman canadien inédit : Florence, (légende historique du Canada), par R. Girard.—Théâtres.—Jeux et amusements.

GRAVURES.—Portraits : M. R. Mackay, président du Board of Trade ; M. L.-E. Geoffrion, président de la Chambre de Commerce ; M. Jos Haynes, sec. de la Chambre de Commerce ; M. G. Hadrill, sec. du Board of Trade.—La guerre du Transvaal : Tombe du général Wauchope sur le champ de bataille.—L'exposition de Paris : Etat actuel des travaux au Trocadéro ; Montage de la grande machine allemande dans la section de l'Electricité.—Les gloires de la France (16 portraits).—Portraits du cardinal Jacobini et de M. Brunetière.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-DIXIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-dixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 3 MARS, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

AUX SOLDATS CANADIENS TUÉS AU TRANSVAAL

Enfin !... Ils l'ont reçu, le baptême du feu,
Ces soldats, ces héros, ces enfants du bon Dieu !
Ceux qui ont tout quitté pour sauver l'Angleterre,
Dont la guerre du jour fait rougir Ciel et Terre...
Aussi, voilà pourquoi, ces soldats sont pour nous
Des martyrs qu'on envie en tombant à genoux !

GASTON-P. LABAT.

CHRONIQUE PARISIENNE

La semaine presque toute entière est occupée par les commentaires des élections sénatoriales qui ont eu lieu dimanche dernier.

Rarement on vit élections mieux accueillies. Tout le monde est content et se félicite, chacun s'attribue la victoire.

Les partisans du cabinet font remarquer avec assez de raison que les mêmes voix républicaines se trouvent acquises après comme avant.

Les nationalistes triomphent en montrant la victoire du général Mercier et l'échec de M. Ranc. Le général Mercier est l'accusateur de Dreyfus. M. Ranc est son défenseur, l'un est victorieux, l'autre vaincu, donc, disent-ils, nous triomphons. Si la question avait été posée ainsi au suffrage restreint ils auraient raison ; mais il n'en est pas ainsi. Les délégués de Nantes qui sont royalistes ayant nommé un sénateur ont choisi celui qui semblait être le plus désagréable aux républicains et ils ont nommé le général Mercier qui ne prend la place d'aucun républicain. Quant à M. Ranc excellent républicain il est remplacé par M. Expert-Besançon, ami intime de M. Waldeck Rousseau, le remplacement d'un républicain par un autre n'a jamais passé pour une victoire réactionnaire. Enfin du moment où tout le monde est content !

En réalité, il n'y a rien de changé ; il y aura un général de plus au Sénat.

Ses ennemis parlent toujours de le déferer à la Haute-Cour ; cela serait possible, mais nous ne le croyons pas. L'Exposition est trop prochaine.

Songez que c'est pour le 14 avril.

Et on sera prêt en dépit de la grève des charpentiers qui a duré trois jours à peine et a éclaté quand tous les gros ouvrages étaient terminés.

Du reste, la politique est calme pour le moment et les adversaires du cabinet en sont réduits à se faire du rescrit du tsar une arme d'opposition.

Rien n'est plus exact.

Vous savez que suivant une tradition du gouvernement russe chaque fois qu'un grand personnage monte en grade ou accomplir une période jubilaire, l'empereur lui adresse un rescrit, manifestation publique de contentement. Le tsar vient donc d'adresser un rescrit au comte Mouraviev pour le féliciter des œuvres qu'il a menées à bonne fin et des travaux qu'il a pu effectuer : en même temps l'empereur passe en revue la politique étrangère de ces dernières années.

Les journaux nationalistes, toujours à l'affût de quelque plaie cachée ou de quelque bosse qui pourrait gêner les bonnes relations de la France avec les autres puissances, les nationalistes donc menent grand bruit autour de ce rescrit en faisant remarquer qu'il n'y est pas question de l'alliance russe, et ils en profitent pour accuser le cabinet actuel de laisser tomber les alliances françaises en quenouilles.

Ces opposants ont l'imagination mal faite, mais ce n'est que de l'imagination.

Tous ceux qui sont tant soit peu au courant des affaires russes, savent que dans les rescrits de ce genre il n'est jamais fait allusion—c'est une tradition constante—qu'aux travaux qui sont l'œuvre personnelle du personnage qu'on veut féliciter.

Or l'arrivée du comte de Mouraviev est postérieure au rapprochement franco-russe. Le tsar ne pouvait pourtant pas féliciter le ministre pour cette alliance à laquelle il avait été totalement étranger.

Inutile de dire que les rapports de la France et de la Russie indépendants de toute question de cabinet sont toujours excellents.

Puisque nous parlons de la Russie, arrêtons-nous à une nouvelle qui peut avoir une grosse influence sur le commerce de l'Europe dans un avenir plus ou moins prochain.

Comme vous le savez, la Russie a fait construire la grande ligne transibérienne qui relie la Russie à l'O-

céan Pacifique en traversant l'Asie Centrale. C'est une ligne de pénétration.

Sur cette grande ligne, le gouvernement russe va greffer un réseau qui traversera les provinces de l'Asie russe, cette construction nouvelle a une double importance. D'abord une importance stratégique qui fortifiera la Russie et ensuite une importance commerciale qui augmentera sa prospérité. C'est une nouvelle voie de communication dont les négociants feront bien de se préoccuper dès à présent, s'ils ne veulent arriver trop tard, quand les bonnes places créées par ces débouchés seront prises.

Voyons, puisque la vie de Paris chôme un peu cette semaine, si nous citons quelques échos de l'étranger. C'est toujours de la chronique.

De Rome d'abord, nous arrive un écho judiciaire à sensation. Le procès du vol des bijoux de la comtesse Cellere vient d'être enfin jugé après trois ans d'instruction, d'enquêtes et de remises. Pendant ce temps-là le principal coupable, l'avocat Luigi Crispi, fils de l'ancien ministre, a eu le temps de gagner l'Amérique du Sud, où, paraît-il, il a déjà commis de nouveaux et notoires méfaits. De là-bas Luigi Crispi envoyait, il y a quelques semaines une protestation d'innocence, jurant qu'il était victime, en cette affaire, d'une infâme machination. Toutefois il n'annonçait nullement son retour.

C'était le père, M. Crispi lui-même, qui demandait au tribunal un nouveau renvoi de la cause, pour permettre à l'accusé de venir se justifier. Le tribunal romain a estimé que Luigi Crispi n'était nullement pris au dépourvu et qu'il aurait eu dix fois le temps de se présenter depuis que le procès est annoncé. Il a donc passé outre à toutes ces protestations peu sincères et il a condamné Luigi Crispi, par contumace, à quatre ans et un nommé Ciaffi, considéré comme recéleur, à quinze mois de réclusion.

Triste fin d'un fils d'un homme célèbre.

Les détails que voici sont empruntés à des lettres de soldats anglais. Ils vont bien indiquer le véritable caractère de la guerre. Lisez :

Avant une charge à Colenso, nous entendimes, écrit un soldat, des cris de femmes et d'enfants venus des tranchées boers. Surpris, nous écoutâmes, croyant être le jouet de quelque illusion. Et voici qu'au plus fort de la bataille on vit des femmes sortir des tranchées et apporter des bandoulières toutes pleines de cartouches à leurs maris. Elles traversaient avec leur charge le terrain découvert et criblé de balles. Elles reprenaient les bandoulières vides pour aller les remplir et les rapporter. Des enfants couraient derrière les femmes avec des sacs pleins de cartouches. Beaucoup de ces femmes et de ces enfants ont été gravement blessés ; plusieurs sont morts.

Puis les femmes ressortaient des tranchées, gravissaient les talus, et les Anglais qui, sans doute, croyaient voir s'enfuir des Boers, tiraient dessus avec plus d'intensité.

Un sergent des rifles écossais écrit qu'après la bataille les Boers ont enterré leurs morts dans des sortes de puits et que parmi ces morts il a vu beaucoup de cadavres de femmes et d'enfants tués pendant qu'ils portaient les munitions.

Quand les femmes et les enfants font la guerre, c'est une guerre qui ne finit qu'avec le dernier soldat !

Pour terminer d'un mot ce qui se rattache à la politique française au point de vue international. Le cabinet vient d'envoyer des renforts à Madagascar, cet acte très simple en somme a été l'objet des commentaires les plus divers. On a brodé là-dessus ; les uns ont prétendu que l'on craignait un soulèvement, d'autres, ont parlé d'un débarquement possible des Anglais quand ils reviendront victorieux du Cap. Tout cela est de la fantaisie pure, est-il besoin d'ajouter.

La vérité est bien simple.

L'envoi de ces renforts est le commencement de la mise à exécution du plan de défense de toutes les colonies françaises ; on a commencé par Madagascar

parce que c'est là qu'il y a le plus à faire comme fortifications, et c'est ce qui explique la présence d'un cadre d'officiers et de sous-officiers du génie parmi les renforts expédiés.

On va continuer successivement pour toutes les colonies et les mettre à l'abri d'un coup de main.

Evidemment la France ne veut pas que ses colonies soient à la merci d'un coup de main, comme cela aurait pu avoir lieu au moment de Fachoda.

UN PARISIEN.

A NOS COLLABORATEURS

Que de fois n'avons-nous pas reçu des compositions dénotant de l'intelligence, du jugement chez leurs auteurs, mais une absence totale ou partielle des procédés en usage dans l'art d'écrire.

Autant que nous l'avons pu, nous avons, par correspondance personnelle, essayé de mettre sur la voie ceux dont les écrits indiquaient une marche mal assurée : cela nous astreignait à un travail énorme nous forçant à négliger la grave question de subsistance. Cette besogne nous prenait, en effet, la plus grande partie de notre temps, ne nous rapportait absolument rien, bien loin de là, nous entraînait à des dépenses de timbres et de papier que, vu les circonstances, nous ne pouvions souvent nous permettre.

D'où résultait un retard fâcheux, et pour les jeunes gens qui nous honoraient de leur confiance, et pour nous qui voyions les lettres s'accumuler et rester forcément sans réponse.

Ces jeunes amateurs, de leur côté, se heurtaient à des difficultés très sérieuses, insurmontables pour plusieurs d'entre eux.

En effet, nous devons leur dire de former leur style en façonnant tout d'abord leur esprit. Nous conseillons la grammaire, la lecture des grands maîtres dans l'art d'écrire, le développement des facultés de l'âme par l'étude des traités de littérature.

Tout cela coûte assez cher, malheureusement : l'obstacle devenait, peut-être pour beaucoup, infranchissable.

Aussi, quelle ne fut pas notre satisfaction, notre joie, en recevant des savants Pères professeurs de l'Université d'Ottawa les deux premiers numéros de leur *Revue Littéraire* ?

A peine avions-nous vu les premières lignes du Programme de la Revue, nous nous écriâmes, nous adressant à un ami : " Enfin ! tous nos futurs écrivains, tous les jeunes gens et les jeunes personnes qui voudront écrire, vont avoir, pour rien, un guide absolument sûr ! "

La lecture attentive et répétée de ce premier fascicule, nous a confirmé dans cette idée.

Jeunes personnes, jeunes gens qui voulez-vous perfectionner seuls dans l'art d'écrire, sans aucune dépense outrée, voilà le moyen tout trouvé.

Nous voudrions pouvoir donner une analyse de cette Revue. Ce serait analyser des analyses.

Veut-on cependant savoir où en arriveront ceux qui la liront avec attention, avec entière volonté de profiter des admirables leçons que contient chacune de ses pages ?

Il nous suffit, pour cela, de reproduire ce passage de l'*Encyclique* de Léon XIII concernant les études des séminaires de France, passage cité dans le programme de la *Revue Littéraire* :

C'est le propre des belles-lettres, quand elles sont enseignées par des maîtres chrétiens et habiles, de développer rapidement dans l'âme des jeunes gens tous les germes de vie intellectuelle et morale, en même temps qu'elles contribuent à donner au jugement de la rectitude et de l'ampleur, et au langage de l'élégance et de la distinction.

Nous avons dit que les jeunes gens trouveront, en cette revue, un guide sûr, et qui ne leur coûtera rien. C'est absolument vrai.

La *Revue Littéraire* paraît une fois par mois ; elle a cinquante-quatre pages de texte outre la couverture, d'un format in-80. Ce sera un fort volume à la fin de l'année, on le voit.

L'abonnement ne coûte qu'un dollar par an ; tandis que s'il fallait acheter tous les auteurs que cette Revue cite, qu'elle analyse ensuite afin de former notre intelligence, notre jugement, notre esprit, notre mémoire, notre volonté, notre imagination, notre sensibilité ou notre cœur, enfin, notre goût ; s'il fallait acheter ces auteurs, il faudrait une petite fortune... pour commencer.

Cette Revue ne coûtera rien ; qu'est-ce qu'un dollar par an ?

Pendant, trouvez-vous encore que ce soit trop d'un coup ?

— Hé mais ! pourquoi ne feriez-vous pas comme les enfants, les ouvriers, les peu fortunés d'Europe, qui se mettent deux, trois, quatre et davantage s'il le faut, réduisant ainsi la dépense, tout en bénéficiant de la totalité du fruit ?

Ou encore, quel est le jeune homme qui ne pourra économiser huit centins par mois sur son tabac, la jeune personne sur des colifichets, pour arriver au but qu'ils rêvent : devenir écrivains ?

Qu'on ne nous dise pas que la méthode suivie par la *Revue* est trop difficile : elle est d'une simplicité étonnante pour celui qui veut lire avec calme, lentement, se pénétrant de la valeur de chaque définition, gravant en sa mémoire chaque division, enrichissant son vocabulaire d'une quantité de synonymes, se perfectionnant dans le génie de la langue par les origines du mot, par ses nombreux dérivés.

Nous ne connaissons pas, au Canada, de traité de littérature plus populaire, plus complet, moins coûteux, plus facile à comprendre que cette *Revue*.

C'est, pour les Pères de l'Université d'Ottawa, un titre de gloire devant lequel s'effacent tous les autres, parce qu'ils obtiendront, par leur *Revue*, le bien moral et intellectuel de tous ceux qui voudront lire cette *Revue*, et souvent, même le bien matériel : l'écrivain estimable et estimé finissant quelquefois par percer, par sortir de la médiocrité.

Nous remercions vivement l'excellent Père L. Lejeune de nous avoir mis à même de donner une si grande bonne nouvelle à tous nos collaborateurs, aux jeunes gens courageux qui veulent arriver à écrire mais qui, malheureusement, n'ont pu passer des années sur les bancs d'un collège.

La *Revue Littéraire* se publie, depuis le 1er janvier dernier, au Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa, où il suffit d'envoyer un dollar pour recevoir immédiatement les deux numéros parus et, régulièrement ceux qui suivront.

Ce n'est point une réclame que nous venons de faire : on comprend que les Pères professeurs de l'Université d'Ottawa n'ont que faire de notre appréciation.

Ce que nous avons voulu, c'est indiquer enfin, ainsi que nous le disions tout à l'heure, un guide sûr à nos jeunes écrivains.

Dorénavant, nous ne répondrons plus aux lettres qui nous demandent conseil : La *Revue Littéraire* contient tout ce que l'on peut désirer pour former dans l'art d'écrire.

J. Picard

LA CONFÉRENCE DE M. BRUNETIÈRE

M. Brunetière a fait le 30 janvier dernier à Rome, dans la grande salle du palais de la chancellerie du Vatican, une conférence sur la modernité de Bossuet, qui a eu un succès considérable.

L'éminent directeur de la *Revue des Deux Mondes* a été présenté par le cardinal Parrochi à l'assistance. Plus de mille personnes étaient là, cardinaux, archevêques, évêques et chefs de communautés, l'ambassadeur de France, M. Nisard, et tout le personnel de l'ambassade, le corps diplomatique près le Saint-Siège et plusieurs ambassadeurs accrédités auprès du Quirinal, des hommes politiques et un grand nombre de dames et l'élite de la société romaine.

La fin de la conférence, divisée en trois points, suivant la tradition : Bossuet, écrivain et poète, Bossuet, champion de l'unité de la Foi, Bossuet théologien, a été saluée par de longs applaudissements. Tous les cardinaux notamment ont tenu à féliciter M. Brunetière, qui a merveilleusement montré combien l'Aigle de Meaux était moderne par la langue et par la pensée.



M. Brunetière, de l'Académie française

Le lendemain il a été reçu par le Pape, qui n'avait renoncé que sur les instances réitérées de son médecin à prendre part à cette fête littéraire mais a tenu à connaître le résumé de la conférence. Léon XIII en a pris occasion pour rappeler l'importance qu'il attachait toujours à la réunion des Eglises. En parlant de cette question, le Pape y mettait, paraît-il, une animation et une vivacité très grandes. Il a réitéré l'assurance de l'intérêt, déjà manifesté plusieurs fois, qu'il prend toujours à l'achèvement du monument funéraire qu'on voudrait élever à Bossuet dans la cathédrale de Meaux.

Léon XIII a terminé l'audience en remettant à M. Brunetière la croix de commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand.

LE PAYS

Qui jamais dans son cœur où germa l'espérance,
N'a béni tendrement le sol qui l'a nourri ?
Qui jamais oublia le toit de son enfance ?
Le langage sacré que d'abord il apprit ?

Vers la plage du monde où nous puisons la vie,
L'enfant qui l'abandonne en cherchant d'autres cieux
Tourne la vue et dit : " J'ai quitté ma patrie,
Hélas ! je n'en ai plus, je mourrai malheureux ! "

Il dit : " je n'en ai plus, " mais sa triste pensée
Revient souvent aux lieux où vécut son espoir,
Et de pieux accents dans son âme oppressée,
L'entretiennent encor de ce qu'il ne peut voir.

Ce malaise d'un cœur qui gémit en silence
Sur des bords étrangers, de tourments incompris ;
Ces soupirs comprimés, ami ! cette souffrance
Qui vient rider le front, c'est l'ennui du pays.

Une fleur arrachée au sol qui la fit naître,
Voit ternir son éclat au souffle des zéphyres ;
Ainsi l'expatrié quoi qu'il fasse paraître,
Languit tristement avec ses souvenirs.

Qui donc supporterait, sans répandre des larmes,
Le revers de l'exil, dernier des vœux trahis,
En rappelant les jours du jeune âge et ses charmes
Qui demandent, plus vifs, les regrets du pays ?

O Canada ! toujours ton ciel et tes rivages,
Ta fertile campagne où chante la gaîté,
Portent le doux cachet d'une de ces images
Qui font battre les cœurs aimant la liberté !

LOUIS-JOS. DOUCET.

ADIEU

A mon ami A.-H. de Trémaudan partant pour le Canada

*Ah ! quel affreux départ qu'un départ si rapide !
Il vous prend un ami, vous creusant une ride
Au front de son ami.*

*Il vous met dans le cœur cette douleur qui glace
Et qu'on ne sent jamais que couché sur la place
D'un sépulcre endormi !*

*En lisant cette lettre où pleure un cœur que j'aime,
Un moment j'ai cru lire un testament suprême !*

*Chaque mot, comme un glas,
Résonnait dans mon cœur, emportant l'espérance
De te revoir jamais au beau pays de France,
D'où tu fuis pour là-bas.*

*Mais mon cœur n'est-il donc qu'un morne cimetièrre
Où naissent, chaque jour, les froids tombeaux de pierre ?
Où périt le passé ?*

*Où périt la moisson des amitiés fidèles ?
Où l'exil et la mort viennent couper les ailes
D'un amour bien placé ?*

*Tu vas partir, ami, pour la terre étrangère :
Ne va pas oublier l'ami du Séminaire ;
Tu t'en vas, exilé,*

*Et moi je reste seul. Français et catholique,
Reste Breton, chrétien, là-bas en Amérique,
Et je suis consolé.*

*Longtemps, des pleurs des yeux j'ignorais l'amertume,
Et voici qu'aujourd'hui sous les mots de ta plume
Chargés par la douleur,*

*Mes yeux se sont voilés de larmes de tristesse !
Oh ! n'oublie pas là-bas qu'il n'est che : la jeunesse
Point d'exil pour le cœur.*

*Oh ! non, n'oublie jamais tes bons amis de France !
Reviens de temps en temps adoucir leur souffrance
Et mettre dans leur cœur*

*Un pur rayon de joie, un sentiment sincère
Qui chasse le chagrin, comme au tombeau d'un frère
On vient mettre une fleur.*

*Quand paraîtra novembre et son linceul de neige,
Quand reviendra l'hiver et son morne cortège
De pluie et de vents froids,*

*Tu penseras à nous plongés dans la tristesse,
Attendant les beaux jours pour vivre dans l'ivresse
Du bon temps d'autrefois.*

*Si jamais le malheur visitait ta demeure
Et te faisait connaître une mère qui pleure
A penser d'avenir,*

*A Nantes, à Guérande (1) où l'âme vit si fière
Où la lèvre murmure au soir une prière,
Il faudra revenir.*

*Dans ce coin où le cœur bat fort dans la poitrine
Où sur la mer du monde en chrétien on chemine,
Où la joie est au front,*

*Tu pourras revenir, car la maison est grande
Et pour tous ses enfants sourit notre Guérande
Sur son granit breton.*

*Adieu ! cinq jours encor et tu quittes la plage
Où vivent les amis, pour cet autre rivage
Qui l'a d'abord bercé,*

*Adieu ! de ma douleur je ne suis plus le maître ;
Les pleurs mouillent toujours mes pleurs de futur prêtre :
Je ne puis t'embrasser !*

*Adieu ! pour souvenir reçois mes pleurs sincères,
Reçois mon cœur brisé, le salut de tes frères
Qui ne peuvent te voir !*

*Je te crois déjà mort ! mon chant n'est qu'une plainte
Mais tu viendras un jour détourner cette crainte.
Adieu ! non, au revoir !*

Mai 1893.

F.-M. THIBAUD.

UNE NUIT BLANCHE

NOUVELLE

Elle s'était, vers le soir, couchée toute souriante, et de ses petites lèvres roses, — les mains croisées, — elle avait, comme chaque jour, bégayé sa courte prière. — Ses yeux s'étaient vite clos et elle s'était endormie toute joyeuse, — sa poupée couchée près d'elle sur l'oreiller.

La veilleuse brûlait claire à l'angle de la cheminée,

(1) Je finissais à Guérande mes études préparatoires à celles suivies par lui à Nantes. — A.-H. de T.

et dans la chambre à côté, la bonne, allant et venant, préparait la petite toilette du lendemain qui devait être un jour de fête : nous étions descendus heureux.

Au salon, les amis de tous les jours, — les vrais, ceux-là — et que nous aimons bien, — commentaient le dernier mot du bébé, souriaient de sa petite révérence et parodiaient son " bonsoir."

— Nous entendions cela à travers la porte, et, tout heureux, la mère et moi, nous nous serrions doucement la main ; elle se pencha vers moi, ma chère petite femme, et presque bas, comme de crainte qu'un mauvais génie n'entendit ce qu'elle me disait :

" C'est à nous deux, ce bonheur-là," me dit-elle.

J'ouvris la porte, et la conversation tomba.

La petite maman se mit au piano, et doucement, les portes bien closes, de peur de réveiller l'enfant, elle joua une de ces mélodies de Schubert, dont le rythme fait rêver au bonheur quand il ne porte pas au désespoir.

De temps en temps, et après chaque morceau, elle s'arrêtait, les doigts immobiles sur le clavier, et tournait la tête pour écouter.

" Ce n'est pas elle," répétions-nous en chœur, et ma petite femme, tranquilisée, reprenait une mélodie nouvelle.

Le thé vint et l'heure s'avancait ; nous reconduisimes les amis à la porte, et, contents de nous retrouver seuls — dans notre solitude à trois, — nous regardâmes doucement notre chambre.

" Bébé tousse un peu, madame," nous dit à mi-voix la bonne, au moment où nous passions le seuil.

Nos regards se croisèrent comme une muette interrogation.

" Ce ne sera rien, chérie," dis-je à ma femme en la voyant déjà toute troublée, " ne te tourmente pas. — Vous pouvez monter, ajoutai-je à la bonne ; si madame a besoin de vous, je sonnerai."

L'enfant dormait assez calme ; ses mains étaient peut-être un peu chaudes, mais...

" Elle est peut-être trop couverte, ajoutai-je en regardant ma femme ; tu es fatiguée, chérie, va vite dormir, je resterai avec mon livre quelques minutes auprès du lit ; — dors bien tranquille.

— Tu m'éveilleras si elle n'est pas bien ; bien sûr, n'est-ce pas ?

— Je te le promets."

La pauvre mignonne, les yeux battus de sommeil, avait à peine la force de me parler.

Je m'installai dans un fauteuil au chevet du petit lit, le roman nouveau sur mes genoux.

Je tournais les feuilles, suivant des yeux les caractères, mais sans rien comprendre à ce que je lisais ; j'écoutais la respiration du bébé, un peu pressée et bruyante, et j'épiais chacun de ses mouvements. Elle était devenue tout d'un coup un peu rouge, et ses petites mains étaient moites et brûlantes.

La mère, pendant ce temps, s'était endormie, et son sommeil, calme et régulier, me laissait tranquille de ce côté.

Je me levai sans bruit, et, résolu de veiller encore, je passai mes pantouffes et ma robe de chambre.

J'étais à peine réinstallé que la pauvre petite, faisant un brusque mouvement et ouvrant à demi les yeux, se leva sur son séant et se mit à tousser...

Une sueur froide perla sur mon front ; je voulus soulever sur mon bras le pauvre petit être qui suffoquait ; mes mains tremblaient, j'avais peur.

J'avais reconnu cette affreuse toux, comme un chant de coy, dont j'avais une frayeur si grande.

La quinte passée, j'allai prendre dans la chambre la voisine la petite bouteille de sirop.

Elle était encore cachetée, et je bénis la précaution qui me l'avait fait acheter.

La pauvre chérie était retombée anéantie sur son lit, et lorsque je m'approchai d'elle, la cuiller à la main, elle avait peine de se tenir debout sur mon bras.

" Bébé, lui dis-je à demi-voix, bébé, du bonbon !"

La pauvre chérie, gourmande, instinctivement ouvrit sa bouche, et passa plusieurs fois, en retombant sur l'oreiller, sa petite langue sur ses lèvres séchées par la fièvre.

Je la pris, roulée dans sa couverture, et, l'asseyant

sur mes genoux, je m'approchai du feu qui s'en allait mourant dans la cheminée.

Elle se blottit toute fiévreuse contre moi. Sa peau me brûlait à travers mes vêtements.

Sa respiration était rauque, oppressée, bruyante ; elle ouvrait sa petite bouche de plus en plus grande.

Elle se remit à tousser.

" Mon Dieu ! murmurai-je en suivant des yeux les mouvements de douleur, les spasmes de suffocation de ma petite chérie, mon Dieu, j'ai peur !"

Et je me levai avec l'enfant dans mes bras pour atteindre à la sonnette.

Soit le mouvement que je fis alors, soit que la cuillerée de sirop eût eu un effet salutaire, Bébé fit alors un effort plus violent et...

Je retombai assis, les yeux tout mouillés de larmes de joie.

" Tant pis pour le tapis, murmurai-je.

La pauvre petite malade, soulagée, me regardait de ses yeux à demi éteints.

" Papa ! me disait-elle presque bas, papa ! Bébé... bien bobo."

C'est égal, j'avais déjà moins peur !

Je me tournai alors vers ma petite femme ; elle dormait encore, de son même sommeil calme et confiant. Que j'étais heureux alors de ne pas l'avoir éveillée ! Que de tourments et d'angoisses de moins pour cette bonne et sensible petite maman ! Et comme j'étais fier de cette bonne confiance qu'elle m'avait montrée, en s'endormant, toute inquiète qu'elle était, tranquilisée par ma parole donnée !

C'est dans ces moments-là surtout qu'il est bon de vivre ! Entre ces deux êtres aimés dont je veillais le sommeil, je comprenais, je sentais ma vie dans tout ce qu'elle devait avoir de sérieux et de réfléchi. J'étais heureux de la lourde charge qui pesait sur moi.

Bébé, cependant, reposait encore dans mes bras, son petit corps moulé sur mes genoux. — Sa respiration devenait un peu plus calme, ses mains moins brûlantes et moins humides ; je n'avais plus si peur.

C'est alors qu'au souvenir de l'heure écoulée, et les yeux sur cette mignonne petite figure, aux traits encore contractés, c'est alors que les appréhensions d'un malheur plus grand vinrent m'assaillir !

" Et si j'avais dormi, mon Dieu !"

Pauvre cher petit être ! elle était si joyeuse, la veille au soir, et paraissait si heureuse de vivre.

Dans le coin de son petit lit, sa poupée, de ses yeux bleus grands ouverts, regardait toujours le plafond, comme lorsque la mignonne la berçait en s'endormant.

Là, sur la commode, pliés et rangés en piles, les petits vêtements qu'elle avait quittés, le soir ; ici, près de moi, sous mon pied, le petit tabouret où elle s'asseyait pour jouer à la maman ! Et ces pauvres amis qui me félicitaient de la gentillesse et de la bonne mine de mon bébé ! Et tout cela, si j'avais dormi, peut-être que...

Pauvre chère petite, va !

Et je la pressai, tout en pleurant, sur mon cœur.

Elle eut une petite toux encore, mais, Dieu merci ! le danger était passé.

Elle resta à me regarder, de ses yeux à demi ouverts et semblait me demander où elle était :

" Papa, papa," disait-elle, et de ses deux mains passées dans ma chemise, elle me caressait la poitrine.

L'aube grise déjà perçait à travers les rideaux.

J'entendais au loin, dans la rue déserte, passer les maraichers, et une escouade de balayeurs travailler sous ma fenêtre.

Peu à peu, la ville s'éveilla et les bruits se succédèrent plus rapprochés.

Comme chaque matin, les cris des marchands vibrant dans la rue.

Il y avait pour moi quelque chose de profondément navrant dans cette succession machinale et brutale de tous les actes de la vie humaine.

Plus les bruits augmentaient, plus le jour se faisait, plus tout autour de moi s'éveillait et vivait, plus je me sentais seul et triste.

Et si j'avais dormi ! pensai-je, si... ! — et tous ces chants, tous ces bruits seraient venus comme maintenant insulter à mon malheur ! et ce maudit orgue de

Barbarie
malade,
" Bébé
chérie d
A ce
trouvant
son séant
" Qu
vers le p
Quand
en souri
" Bébé
Je lui
fonça en
— Tu
ouvrant
malade
— No
J'ent
sonnai p
" Vie
lescente
Je ro
je pris l
— Re
les yeux
— C
un inst
en sang
" Pa
Je do
Elle
aussi.
sur ses
tous ces
ne pou
Blonde
printem
pour vo
vous d
dinaire.
Fier
riche n
lurent l
pension
davan
accende
cure u
soumet
elle ria
sortie
truction
point ;
affecté
lière.
Quel
et la fa
dante
compa
Quant
du vil
luer.
gentill
toutes
bonnes
dehors
brune,
ses cô
comme
voir se
M. J
prodig
raine
gens s
gante,
niques

Barbarie, qui maintenant fait sourire ma pauvre petite malade, serait venu narguer ma douleur !

“Bébé n'a plus bobo, papa,” me dit alors ma petite chérie d'une voix plus assurée.

A ce moment, ma petite femme s'éveilla et, ne me trouvant pas auprès d'elle, se dressa tout effrayée sur son séant.

“Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?” cria-t-elle en se penchant vers le petit lit.

Quand son regard tomba sur nous, bébé la regardait en souriant, et lui tendant ses petites menottes :

“Bébé plus bobo, maman,” lui dit-elle.

Je lui portai dans le lit la petite chérie, qui s'enfonça entre nos deux oreillers.

—Tu ne t'es pas couché, dis ! me demanda-t-elle, en ouvrant de grands yeux effrayés ; elle a donc été bien malade ?

—Non, chérie ; mais j'ai eu un peu peur.

J'entendais déjà du bruit dans la maison, et je sonnai pour faire mander le docteur.

“Viens dodo,” petit papa, me dit ma petite convalescente en se faisant son nid près de sa mère.

Je roulai le canapé près du lit, et m'arrangeant là, je pris la main de ma femme qui pendait sur le drap.

—Repose-toi, mon ami, je vais veiller, me dit-elle, les yeux humides.

—...C'est égal, j'ai eu bien peur ! lui dis-je après un instant en baisant sa petite main fine ;—et j'éclatai en sanglots.

“Pauvre ami !”

Je dormis jusqu'à la visite du docteur.

F. GÉNISSIER.

FRÉDÉGONDE

Elle se croyait belle depuis son enfance et l'était aussi. C'était plutôt de l'avoir entendu dire souvent sur ses pas, qu'elle avait acquis cette persuasion. Car tous ceux qui la rencontraient, frappés d'admiration, ne pouvaient manquer de s'écrier : Qu'elle est belle ! Blonde et grande était Frédégonde, dans ses vingt printemps. Il faudrait un expert en prosographie pour vous la décrire telle qu'elle était alors. Figurez-vous donc une jeune personne d'une beauté extraordinaire, comme vous savez en imaginer, parfois.

Fiers de leur enfant déjà trop orgueilleuse, M. B..., riche marchand, le père, et Mme B..., la mère, voulurent lui donner une éducation dans un des premiers pensionnats, où l'orgueil s'enracinait et grandissait davantage, elle eut, bientôt, sur ses compagnes un ascendant encore dû à sa beauté. Quel empire procure une belle figure ! Gâtée, dominante, elles les soumettaient à tous ses caprices. Entêtée, insoumise, elle riait des conseils de ses maîtresses, si bien qu'à sa sortie du couvent, après plusieurs années, son instruction était bien imparfaite et son caractère n'était point formé. Ses gestes extravagants et ses paroles affectées rappelaient les *Précieuses ridicules* de Molière.

Quel horizon attrayant se dessinait devant ses yeux et la fascinait ! Dans le monde, c'était pour cette pédante trop d'humiliation de visiter certaines de ses compagnes dont la vie était plus modeste que la sienne. Quant aux jeunes filles qui avaient fréquenté l'école du village avec elle, il ne lui fallait même pas les saluer. La pieuse Juliette dont le père était sellier, la gentille et intelligente Gertrude et la douce Joséphine toutes d'eux filles d'un fermier, qui avaient été si bonnes pour Frédégonde en pension, durent subir, en dehors, les airs hautains de cette mondaine. La jolie brune, Berthe, qui tout enfant s'était trouvée assise à ses côtés, sur le même banc, à l'école, la contemplait comme une reine et ne s'offensait pas de ne plus recevoir ses saluts.

M. B... et Mme B... ne pouvaient jamais assez lui prodiguer de promenades et de réceptions. Sa souveraine beauté de vingt ans faisait oublier aux jeunes gens son caractère défectueux. Ambitieuse, intrigante, insatiable, dans les bals, dans les piques-niques, elle ravissait les courtisans des autres. C'était



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—TOMBE DU GÉNÉRAL WAUCHOPE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

un triomphe sans égal. Ses succès l'enivraient. Six prétendus prétendants tournaient autour de cette Vénus, après avoir fait la cour à des demoiselles plus sages et plus vertueuses. Michel, le fils d'un métayer, paysan de vingt cinq ans, lourd, au teint fortement coloré, aux cheveux roux, crépus, un peu bête, amoureux fou lui-même, ne se tenait à l'écart que par la peur de ces gros messieurs. Complimentée, flattée, dans le tourbillon des fêtes, des danses, deux années s'écoulèrent pour Frédégonde, rapides comme l'eau qui coule ici sur le lit du Saint-Laurent...

M. Gaston D... ne paraissait plus au jour habituel. Ses études terminées, il avait voulu contracter mariage et avait demandé la main de Mlle Juliette. M. Jules M..., le fils du notaire, brillait aussi par une absence prolongée. Le curé du village publiait son union avec Mlle Gertrude. M. Jean B..., récemment admis à la pratique de la médecine, convola avec Mlle Joséphine avant d'aller établir ses pénates dans une petite ville voisine. Quant au superbe parti, celui sur lequel Frédégonde avait le plus compté, qu'elle eût préféré entre tous, M. Valérien C..., ce beau grand garçon, fils d'un riche négociant de renom, homme d'entreprise lui-même, attiré, gagné par les charmes réels d'un noble caractère et d'un amour profond, il épousait... vous ne devineriez pas qui ? Il épousait Berthe, la petite écolière qui n'avait pas été jugée digne des regards de sa trop fière compagne... Si la beauté n'est unie à la vertu, aux yeux d'un homme sage quelle valeur a-t-elle ?

Désillusions sur désillusions ! Y avait-il de quoi tourner la tête ? Insensés ! Mésalliances ! criait la délaissée dans son dépit. Mais vains regrets !

Tout son désenchantement parut sur ses traits. Rien ne fait vieillir une fille comme la vanité, les ambitions exagérées, les rivalités, les jalousies. Des rides se creusèrent bientôt sur cette figure si belle autrefois, se lèvre prit un pli amer, ses sourcils se froncèrent, son teint rose devint jaune et les deux vieux célibataires bien gentils certes ! bien encore, l'abandonnèrent tout à fait pour recueillir les doux regards et les sourires des jolies fillettes.

Ce que constatant Michel, le persévérant amoureux, on le vit un jour faire sa toilette, se brosser, s'ajuster une cravate et prendre le chemin qui menait à la ville. Après avoir, frappé à la porte de la cuisine, il entra, obtint de voir le père de sa bien-aimée, et lui demanda la main de sa fille.

O savante ironie du sort !

Quel âge a Frédégonde aujourd'hui ? La rigueur de son martyre l'a desséchée, courbée, sans la tuer. Ses cheveux sont presque tout blancs, on lui donnerait quarante ans, pourtant elle en est encore loin. Le

temps des conquêtes est passé. La fortune ne lui sourit plus. Juste punition d'un coupable orgueil.

Vielle fille malgré elle : c'est moins désopilant que Médecin malgré lui !

Augustin Lellis

LA LÉGENDE DU TRAVAIL

Un jour, le Sauveur du monde partit de Jérusalem avec ses disciples, pour aller prêcher la vérité dans le reste de la Judée. Comme ils devaient traverser une contrée sablonneuse et déserte, Jésus recommanda à chacun de prendre sous son bras une grosse pierre sur laquelle il pût au besoin reposer sa tête en dormant. Tous obéirent, mais saint Pierre, trouvant la charge trop lourde, ne se munit que d'un petit caillou.

L'heure du repos étant venue, le Sauveur fit asseoir les disciples et leur dit :

—Avant de dormir, il serait bon de manger.

—Mais que mangerons-nous, Maître, car nous n'avons rien apporté ?

Jésus, alors, étendit la main ; soudain, les pierres qu'avaient apportées les disciples furent changées en autant de pains de la même grosseur.

Et le Seigneur dit :

—Que chacun mange selon ce qu'il a.

Or, l'un des douze, celui qui avait épargné sa peine, ne se trouvait possesseur que d'un petit morceau de pain pouvant suffire au repas d'un oiseau.

—Maître, fit-il, que mangerai-je, moi ?

—Eh ! lui répondit Jésus, que n'avais-tu pris une grosse pierre ; tu aurais maintenant un gros pain. A chacun selon ses œuvres et selon ses peines : souviens-toi de cette parole.

Saint Pierre eût enduré la faim si les autres apôtres ne lui eussent donné de leur pain.

—J'ai mangé, dit-il, le pain de la charité au lieu du pain gagné par le travail. Si la charité m'avait fait défaut, je n'aurais pas eu de pain et je pouvais mourir.

Et il répéta la parole du Maître : “A chacun selon ses œuvres et selon ses peines.”

Le rôle des femmes, dans la politique, c'est de calmer les ressentiments si variés des hommes, en ramenant leur esprit à la sainte pensée du foyer et de la famille dont la femme est gardienne, et qui doit dominer tous les systèmes politiques, quels qu'ils soient.

—OCTAVE FEUILLET.

TOMBÉE DE NEIGE

*Avec des lenteurs de duvet
Et douce en sa monotonie
La neige, la neige infinie,
Blanchit les choses qu'elle vêt.*

*Pour la terre, immense ossuaire,
Neige pâle, file un suaire.*

*Et ses flocons silencieux,
Que la blême nuée épanche,
Épaississent la couche blanche,
Où viennent s'éblouir les yeux.*

*Pour la terre, immense ossuaire,
Neige pâle, file un suaire.*

*Cependant, vous tombez en vain,
Par les clairs soleils détrônés,
—Neiges d'antan, neiges fanées!—
Frêles fleurs du jardin divin!*

*Pour la terre, immense ossuaire,
Neige pâle, file un suaire...*

LOUIS SAUTY.

NOS GRAVURES

Nous donnons, dans notre numéro de ce jour, les principaux membres des Bureaux de la Chambre de Commerce du district de Montréal et du Board of Trade.

Voici, sur chacun d'eux, quelques lignes qui les feront connaître à nos nombreux lecteurs.

M. L.-E. GEOFFRION

M. Geoffrion, élu sans opposition président de la Chambre de Commerce, est associé de la maison L. Chaput, fils et Cie. C'est un homme très versé dans le commerce et les finances. Il est dans toute la force de l'âge, d'un grand et sûr jugement en affaires. Il saura fort bien diriger une assemblée d'hommes intelligents et entreprenants comme le sont ceux qui composent la Chambre de Commerce du district de Montréal.

M. L.-E. Geoffrion est né à Varennes, en 1854, du mariage de M. Elie Geoffrion, cultivateur, et de Mme Marguerite Beauchamp.

Après quatre années d'études commerciales à Varennes et à New-Haven, Conn ; il entra en 1869, chez M. John Hutchison, épiciers, coin des rues Bonsecours et Notre-Dame ; quelques années plus tard, il passait chez M. J. Millen, coin des rues Plessis et Sainte-Catherine.

En 1875, il entra en qualité de commis à la maison L. Chaput Fils & Cie, une des plus anciennes dans le commerce d'épicerie, thés, vins et liqueurs, fondée en 1842 par M. Léandre Chaput, actuellement retiré des affaires après y avoir amassé une grande fortune.

En 1884, M. Geoffrion devenait associé de cette importante maison. Il est membre de la Chambre de Commerce depuis 1890, fut du Conseil de cette Chambre en 1894 et 1895, devint premier vice-président en 1898, et enfin vient d'en être élu président. Il est aussi membre du Board of Trade depuis 1886, président de la section Saint-Jean-Baptiste, paroisse Saint-Louis de France.

M. ROBERT MACKAY

M. Robert Mackay, le président du Board of Trade de Montréal, pour la dernière année du dix-neuvième siècle, est si bien connu qu'il serait superflu de lui faire une longue introduction. Il est, toutefois, si en évidence, et comme président de la Commission du Havre, et comme président du Board of Trade, outre sa haute position dans le commerce, qu'il n'est que juste d'ajouter quelques mots.

Il est le fils de feu l'hon. Robert Mackay, M.L.C., et fait depuis longtemps partie du Board of Trade. Élu plus d'une fois à son conseil, il en a été le premier vice-président l'année dernière et, grâce au système de promotion, il en est aujourd'hui le président.

M. Mackay est un homme d'une grande expérience dans les affaires et a surtout de profondes connaissances dans l'industrie textile. En 1897, il succéda à feu sir Joseph Hickson, dans le bureau de direction de la banque d'Épargnes de la Cité et du District.

M. JOS. HAYNES

M. Haynes, réélu secrétaire de la Chambre de Commerce, doit sa réélection à la façon intelligente et consciencieuse avec laquelle il a rempli ses fonctions durant l'année écoulée. C'est un ingénieur émérite : nos lecteurs se rappellent sans doute l'article que nous avons publié il y a quelque temps sur les locomotives à grande vitesse du chemin de fer du Pacifique : c'est à lui que nous devons cet article.

Il est relativement jeune, lui aussi, étant né en 1853. Il a été professeur vingt-cinq ans à l'École Polytechnique de Montréal.

M. GEO. HADRILL

M. George Hadrill, le populaire secrétaire du Board of Trade, occupe cette position depuis 1886. Il est né à Londres, Angleterre, et vint au Canada en 1874. Trois ans après son arrivée au pays, il entra dans le bureau du Board of Trade. M. Hadrill possède toutes les qualifications voulues, tant pour la statistique que pour la compilation, et il remplit sa charge avec soin et diligence. Il jouit d'une grande réputation de courtoisie et de zèle.

LE CARDINAL JACOBINI

Le cardinal Jacobini mort récemment à Rome était un des membres les plus influents du Sacré-Collège : il en était certainement le plus populaire. Dans le Conclave, il aurait joué un grand rôle : s'il n'en était pas sorti Pape, il aurait beaucoup contribué à l'élection du nouveau pontife. Il était né à Rome le 3 septembre 1837 de parents pauvres. Son père était concierge d'un couvent de religieux.



Le cardinal Jacobini, décédé

Après de brillantes études au Séminaire romain, il avait à peine reçu la tonsure qu'il était nommé professeur dans ce même séminaire où il avait conquis ses grades académiques. Il devait sa popularité à ses manières toujours affables et à l'activité dévorante qu'il déploya pour la fondation des sociétés ouvrières catholiques et des écoles nocturnes où il allait lui-même enseigner le catéchisme aux enfants des pauvres. Appelé plus tard à la secrétairerie d'État au Vatican et, nommé ensuite secrétaire général à la Propagande où il resta un grand nombre d'années, il eut le talent rare de donner satisfaction à tout le monde. Aussi ne comptait-il que des amis dans le clergé romain aussi bien que dans l'épiscopat qui dépend de la Propagande. En 1891, Léon XIII le nomma nonce à Lisbonne ; nonciature très recherchée, d'où il revint à Rome avec le chapeau de cardinal en 1896. Sa popularité l'indiquait dès le premier jour pour le poste de cardinal vicaire, mais ce poste était occupé par le cardinal Parocchi auquel à ce moment Léon XIII tenait beaucoup. Au mois de novembre dernier, on

apprit que le cardinal Parocchi passait à la Chancellerie. Le cardinal Jacobini, bien que déjà atteint par le mal qui devait le conduire au tombeau, lui succéda.

Malheureusement, il avait à peine pris possession de ses nouvelles fonctions que le diabète dont il avait eu déjà à subir les atteintes et qui le minait depuis quatre ans, se représenta de nouveau et, le 1er février, après une agonie de cinq ou six jours, il expirait. Pendant les années où il fut à la Propagande, la France et ses missionnaires n'eurent qu'à se louer du cardinal Jacobini.

LE CARÊME

Le carême remonte à la plus haute antiquité ; il est même d'institution apostolique, d'après le sentiment de saint Jérôme, de saint Léon-le-Grand, de saint Cyrille d'Alexandrie, et de la plupart des Pères de l'Église. Il nous rappelle, il honore le jeune rigoureux de Notre-Seigneur, et il nous aide à satisfaire à la justice divine irritée par nos péchés.

Le Sauveur lui-même a voulu nous montrer le mérite de la mortification et la nécessité de la pénitence.

A peine sorti des eaux du Jourdain, il se déroba aux regards de la foule, qui a vu l'Esprit-Saint descendre sur le Sauveur, il se retire sur le sommet d'une montagne âpre et sauvage, qu'on appelle depuis la Montagne de la Quarantaine. C'est là, au fond d'une grotte naturelle creusée dans la roche stérile, sans aucun aliment pour soutenir ses forces humaines, que Jésus passe quarante jours, afin de faire taire, par son exemple, tous les prétextes, tous les raisonnements, toutes les répugnances de notre mollesse et de notre orgueil.

Durant le Carême, l'Église se revêt de la livrée de la pénitence. Plus de fleurs sur les autels ; les prêtres ne paraissent plus qu'en ornements violets, emblème des larmes, du deuil et du repentir ; les chants sacrés deviennent tristes ; ce sont des prières d'expiation pour nos fautes : " Seigneur, ne nous traitez pas selon les péchés que nous avons commis, et ne nous rendez pas selon nos iniquités. Secourez-nous, ô Dieu, notre Sauveur, car nous sommes réduits à une misère extrême ; et, pour la gloire de votre nom, pardonnez-nous nos péchés."

Le Carême commence par la cérémonie des Cendres. Ces cendres, que le prêtre impose sur le front des fidèles, sont faites avec des branches de laurier, de buis, de palmier ou d'olivier bénites, l'année précédente, le dimanche des Rameaux. Ce qui nous a servi à nous rappeler le triomphe de Jésus, nous montre aussi combien est vaine la gloire de ce monde.

Au général romain montant au Capitole, un soldat répétait : " Souviens-toi que tu es homme..." A Philippe de Marcédoine, au milieu des enivrements de la victoire, un soldat criait : " Souviens-toi que tu dois mourir." Au chrétien qu'il soit riche ou pauvre, puissant ou faible, heureux ou malheureux, le prêtre dit : " Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière " Quelle puissante impulsion vers la pénitence que ces simples paroles : " *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris!* "

En nous rappelant que notre corps est pétri de boue et que, sous le souffle de la mort, il retourne à son état primitif, l'Église nous fait comprendre que nous ne devons pas l'entourer de soins superflus, le parer avec exagération, l'aimer au point de nous laisser dominer et diriger par lui. Elle nous force à penser à notre âme, à l'expiation de nos fautes, à notre éternité.

Oh ! comme les saints ont compris la nécessité de la pénitence, et comme ils ont pratiqué le Carême ! L'un deux répondait aux observations qu'on lui adressait concernant ses austérités : " Je tue mon corps, parce qu'il veut tuer mon âme." Et saint Paul dit : " Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur d'être un répréhensible." En présence de l'enfer, on comprend cet héroïsme.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA CLAYTONIE. — Famille des portulacées. — Claytonie de la Virginie. — *Claytonia Virginica*

Avançons respectueusement à l'entrée des bois baignés de clarté pour jouir du spectacle qui recommence chaque année et qui chaque année semble nouveau.

Au sourire vainqueur du soleil de mai, s'éveille dans les forêts humides et peu touffues le cœur fleuri des plantes printanières.

Les patients végétaux ont senti la palpitation de la terre et c'est pour eux le signal de couvrir la nudité de celle qui les nourrit.

Ils déplient leurs feuilles hâtivement, ils peignent et parfument dans leurs mystérieux calices, les corolles qui vont bientôt s'épanouir.

Oh ! les jolies taches des fleurs premières sur le vert encore pâle des herbes à peine nées !

Si je pouvais me décider à faire un choix entre les fleurs qui entr'ouvrent leurs pétales, je crois bien que j'adopterais la claytonie pour ma fleur de prédilection. Quelle joliesse ! quelle délicatesse ! quelle simplicité !



Et pourtant, nous avons les violettes, la violette du Canada surtout, nous avons l'hédyotis, et puis tant d'autres. Mais même au milieu de ses sœurs plus grandes et plus éclatantes, elle attire forcément le regard. Ses corolles à cinq pétales légèrement roses et délicatement veinés de rouge vif, disposées en grappe au-dessus de deux uniques feuilles, lui ont mérité des Américains, le nom de *Spring beauty*. Un de leurs auteurs dit qu'en les voyant on est porté à croire qu'elles sont tombées des espaces célestes et ce n'est pas trop dire.

Cette plante est dédiée à J. Clayton, botaniste anglais (1739), je ne sais pourquoi. De là son nom de Claytonie. Elle fleurit à la fin d'avril ou en mai selon que la température est propice.

E.-Z. MASSICOTTE.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Si nous parlions un peu de lingerie et de linge de maison. Voici le moment où l'on s'occupe des trousseaux des jeunes fiancées. Bientôt vont s'ouvrir les expositions de blanc dans les grands magasins. C'est cette époque de l'année qu'il faut choisir pour faire des acquisitions sérieuses, surtout pour trousseaux. Le temps est passé des quantités énormes de linge de maison, emplissant d'immenses armoires. Maintenant, on se contente du strict nécessaire. Même en province, la mode des grands meubles est passée et le goût de la nouveauté s'est développé.

Je connais plus d'un jeune femme fort embarrassée du linge, donné par ses parents dans le but de monter sa maison pour sa vie entière. Tout comme les robes. le linge se démode avant de s'user. Les chemises sérieuses, faites par une mère prévoyante, ne répondent pas aux désirs de coquetterie de la plupart des jeunes femmes. Les draps paraissent trop simples, les taies d'oreillers trop unies. Les services de table en toile unie ne sont admis qu'en batiste transparente et les damassés d'autrefois sont remplacés par des damassés de grand style, qui ne conviennent que pour les grands dîners. Le linge de ménage lui-même a changé de genre. Il est des torchons spéciaux pour la vaisselle, d'autres sont destinés à la verrerie. Il y en a aussi pour l'argenterie, pour les meubles, (ils se nomment peaussine) pour l'office et pour le cabinet de toilette. Chaque pièce porte, brodé à l'angle, le nom du service auquel elle appartient. Que nous voilà loin des torchons et des essuie-mains de nos grand'mères !

Voyons donc comment se font les différentes pièces de lingerie de maison et de corps. D'abord nous dirons que les draps unis sont réservés aux enfants. Les draps dits "de maîtres" sont pour le moins ourlés à jour et chiffrés au milieu sur le côté qui doit rabattre. Ce sont les draps tout à fait ordinaires. Ceux qui viennent ensuite sont garnis d'entre-deux par trois ou cinq rangs et de dentelles au bord, toujours sur le côté qui doit se rabattre. Ceci pour le drap destiné à être posé dessus, le drap de dessous est uni. Les entre-deux sont en guipure ou brodés à clair. Pour les draps de grand luxe, on met de la haute dentelle de Venise, d'Argentan, d'Irlande ou de Bruges. Le chiffre est toujours placé au milieu, cependant dans certaines grandes maisons de lingerie on le brode volontiers à l'angle du drap. Dans ce cas, on a soin en faisant la couverture de laisser pendre le coin chiffré. Le monogramme des taies entourées de dentelle se met au milieu dans le haut ou à l'angle. Les deux manières sont bonnes ; ce qu'il faut éviter, c'est que le chiffre ne se trouve pas trop près du visage.

Pour les services de table, la plus grande fantaisie est permise.

Sauf pour les dîners de grande cérémonie où les nappes et serviettes damassées sont de rigueur, les broderies de couleur, de même que le linge tissé en couleur est tout à fait de bon goût. Pour l'intimité et pour donner un air de fête à du linge démodé, on met toujours le chemin de table. On en fait de ravissants prenant place sur des serviettes assortis pour dîners priés. Nappe, serviette et chemin de table sont blancs ou incrustés de dentelle blanche formant des arabesques, des motifs d'angles et des guirlandes. Dans une grande rivière, faite exprès, on passe du ruban de satin blanc noué aux quatre angles en un joli nœud.

Comme linge de corps, nous remarquons que les chemises se font de plus en plus collantes et très peu garnies, que les chemises de nuit sont, au contraire, toutes frissonnantes de plissés de dentelle, et que certains mouchoirs de fantaisie sont gracieusement ornés, à l'angle, de têtes d'animaux ou de bêtes minuscules brodées en soie et laine.

BLANCHE DE GÉRY.

CARNET MONDAIN

Brillante réunion, le 21 février, chez M. et Mme Louis Beaudry, de la rue Saint-Hubert. Magnifique réveillon. Orchestre entraînant. Toilettes ravissantes.

Parmi les personnes présentes, nous avons remarqué Mlles Léonie, Gilberte et Lisette Beaudry, L. Dufresne, B. Dufresne, H. Raymond, B. et A. Robitaille, A. et C. Benoit, M. Perrault, J. Lespérance, L. Bourassa, B. Lefèvre, R. Mercier, R. Lelièvre, J. Rhéaume, A. Picard, E. Demers, (Québec), A. Gagnier, (Fall-River). MM. Dr H. Choquette, H. Dumont, C. Depocas, G.-T. Duchesneau, C. Bourassa, A. Turgeon, A. Raymond, L.-A. Robitaille, H. Picard, J.-R. Sarault, A. Héroux, A. Bégin, J.-S. Parent, R. Paquette, L.-E. Warren, S. Beaupré, L. Perrault, Z. Benoit, A. Benoit, W. Lespérance, M. S. Vaillancourt, A.-L. Grothé, M.-E. Bonnin, T. Bourassa, T. Dufresne, N. Renshall, Godin, Thibault, etc.

UN COMLOT

Huit heures sonnent ; la grande porte de l'école primaire s'ouvre ; on entend au loin résonner sur le pavé durci par la gelée les pas menus d'enfants courant et trotinant pour arriver plus vite.

En effet, elles arrivent les mignonnes, emmitouffées dans leurs manteaux ; leurs mains rougies par le froid tiennent à grand peine le cartable.

Peu à peu les voici qui entrent, les manteaux et les fichus sont enlevés ; les mains se réchauffent ; les langues se délient et l'on entend un petit murmure semblable au bourdonnement d'une ruche.

Huit heures et demie. Une à une les élèves se mettent en rangs, s'alignent devant leur classe et entrent en chantant ; ces petites voix fraîches donnent la sensation d'un gazouillis d'oiseaux.

Maintenant les fillettes, debout devant les tables de la classe, attendent pour s'asseoir le signal de la maîtresse.

Plus qu'à l'ordinaire leurs yeux pétillent de malice ; elles se font de petits signes, se poussent du coude. Que va-t-il donc se passer ? Quel est ce complot ?

Seule une petite brunette reste pensive et triste ; ses joues creuses, son teint pâle lui donnent un air douloureux ; sa physionomie, éclairée par deux grands yeux rêveurs, doux et intelligents, attire l'attention et la rend intéressante. Ses vêtements sont propres, mais sa pauvre robe est usée ; son tablier aux manches trop courtes laisse voir des mains violacées par le froid. Malgré la course qu'elle vient de faire, elle grelotte encore, et pourtant elle ne se plaint pas, trop fière pour laisser deviner sa pauvreté et son chagrin ; car elle connaît plus les larmes que le rire depuis qu'elle a perdu sa mère. Depuis longtemps la chère disparue est remplacée au foyer, et même, dit-on, c'est la quatrième maman que son père lui donne, celle-ci est méchante.

La classe enfin commence, et chaque élève ouvre son pupitre. A ce moment, un léger cri se fait entendre ; toutes les deux se tournent vers celle qui vient de troubler ainsi le silence, et de petits rires éclatent devant la surprise et l'émotion que vient d'éprouver la pauvre orpheline ; car c'est bien elle la cause de tout cet émoi ; son visage est devenu tout à tour rouge, pâle, et la mignonne ne sait plus si elle doit pleurer ou s'associer à la gaieté de ses compagnes.

C'est que du fond de son pupitre vient de surgir, comme d'une boîte à surprise, quelque chose de mystérieux qu'une feuille de journal enveloppe. Et le regard de l'enfant va du paquet à la maîtresse, de la maîtresse aux fillettes. Enfin, encouragée par toutes ces rieuses, elle ouvre doucement le papier et en retire tour à tour timidement une robe, un jupon bien chaud, un grand tablier noir d'écolière et une capeline.

Quoi ! toutes ces richesses seraient-elles pour elle ? est-elle le jouet d'un rêve ?

Mais non, elle ne rêve pas ; les fillettes oubliées pour un instant de la discipline, viennent alors l'embrasser. Ce sont elles les coupables, qui sans rien dire, se sont cotisées pour venir en aide, par ce vilain froid, à sa discrète infortune.

Cette scène touchante se passait l'autre jour dans une école de Paris, sous l'œil de la maîtresse, complice, elle aussi, de tous ces bons petits cœurs.

MME D. GUIDET.

LE CŒUR

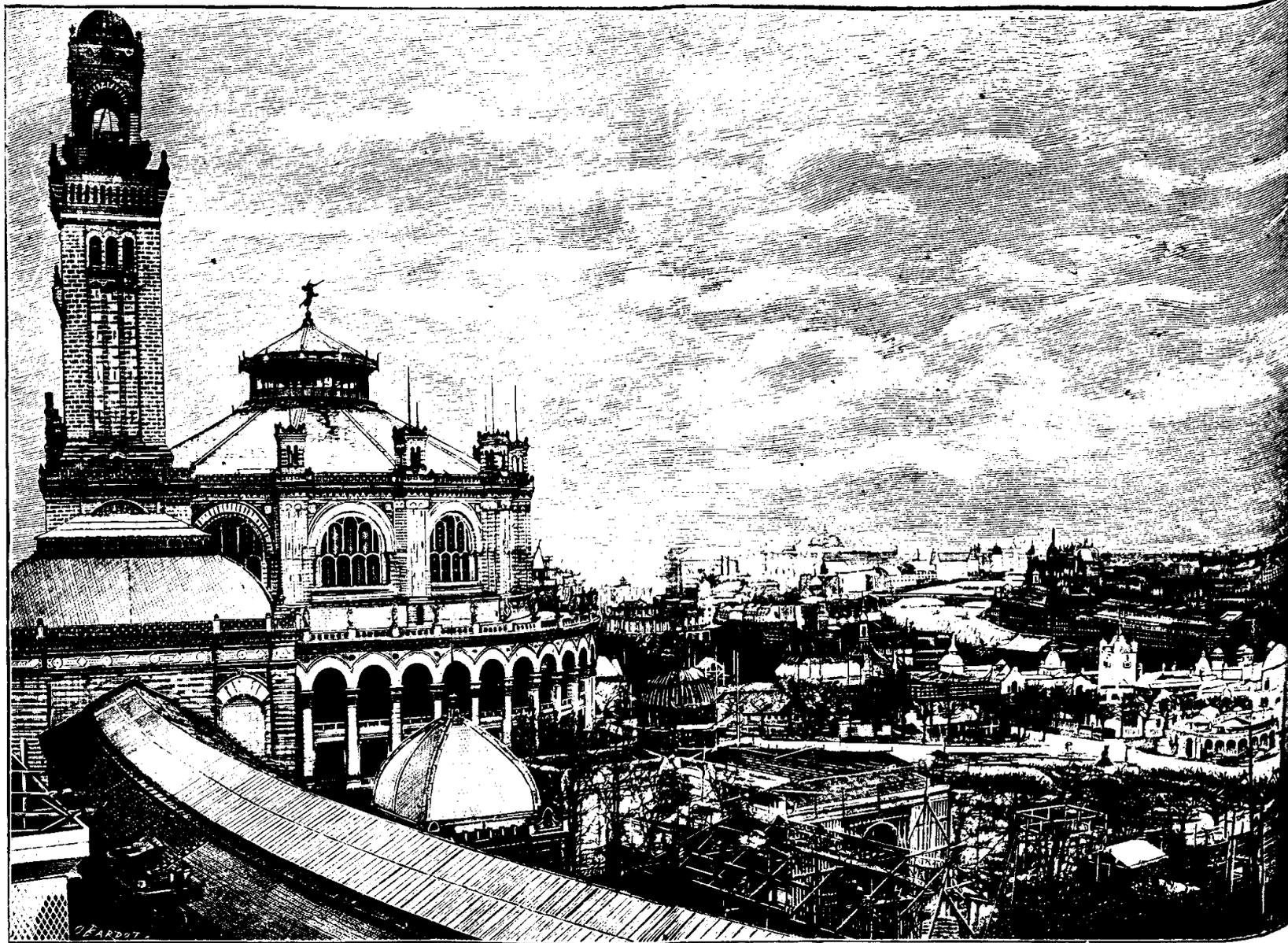
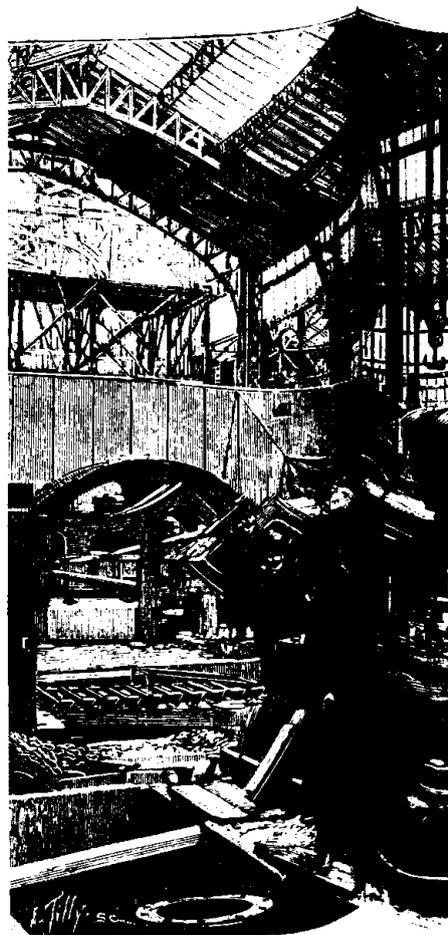
Le cœur n'est pas fragile, il est fait d'or solide, Plût aux dieux, que pareil à l'emphore des grès, Il ne servit qu'un temps et fut poussière après, Mais il ne s'use point. Ah ! douleur ! il se vide.

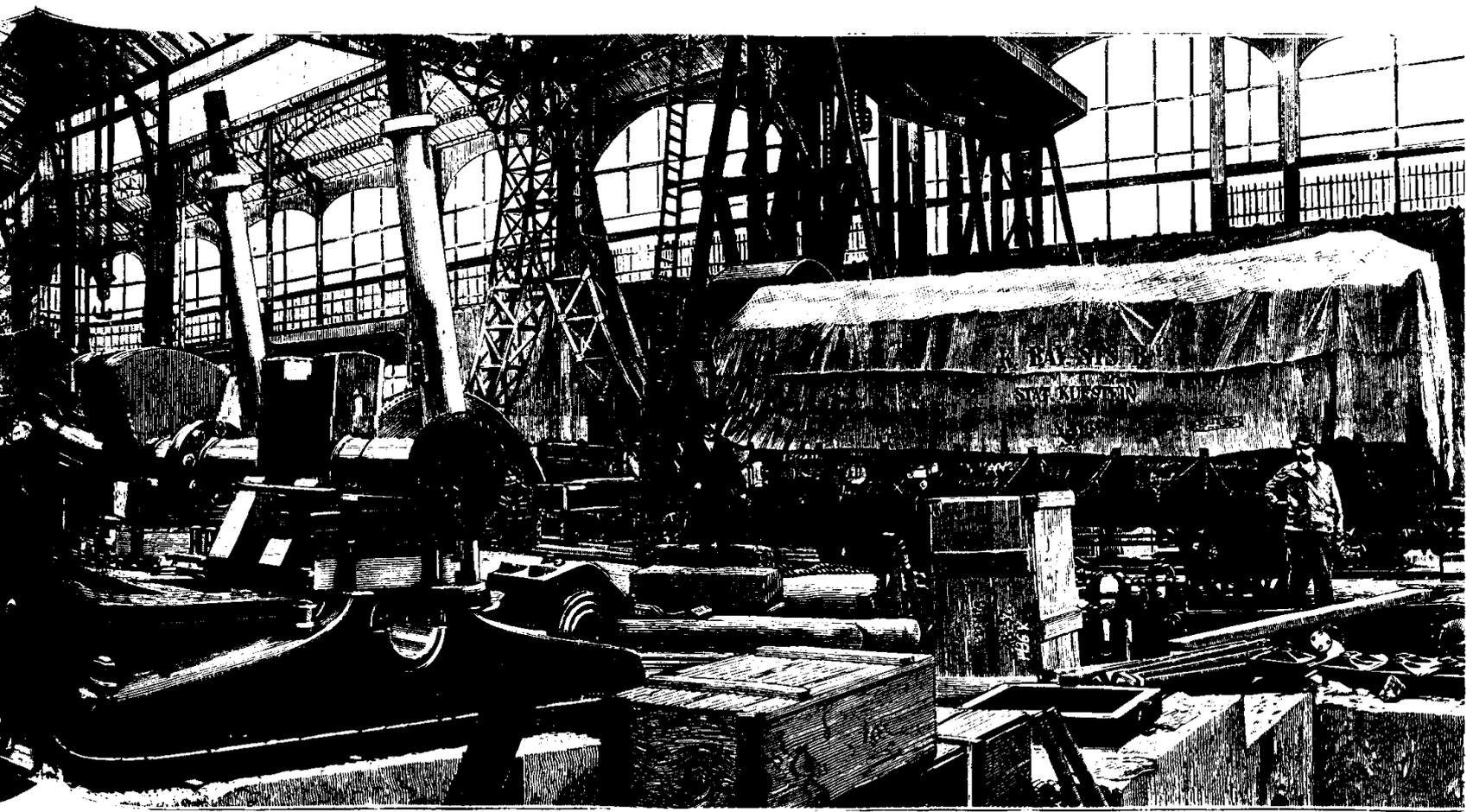
SULLY-PRUDHOMME.

Le désir de passer pour sage et pour vertueux corrompt la plupart des bonnes œuvres.—P. DE LA COLOMBIÈRE.

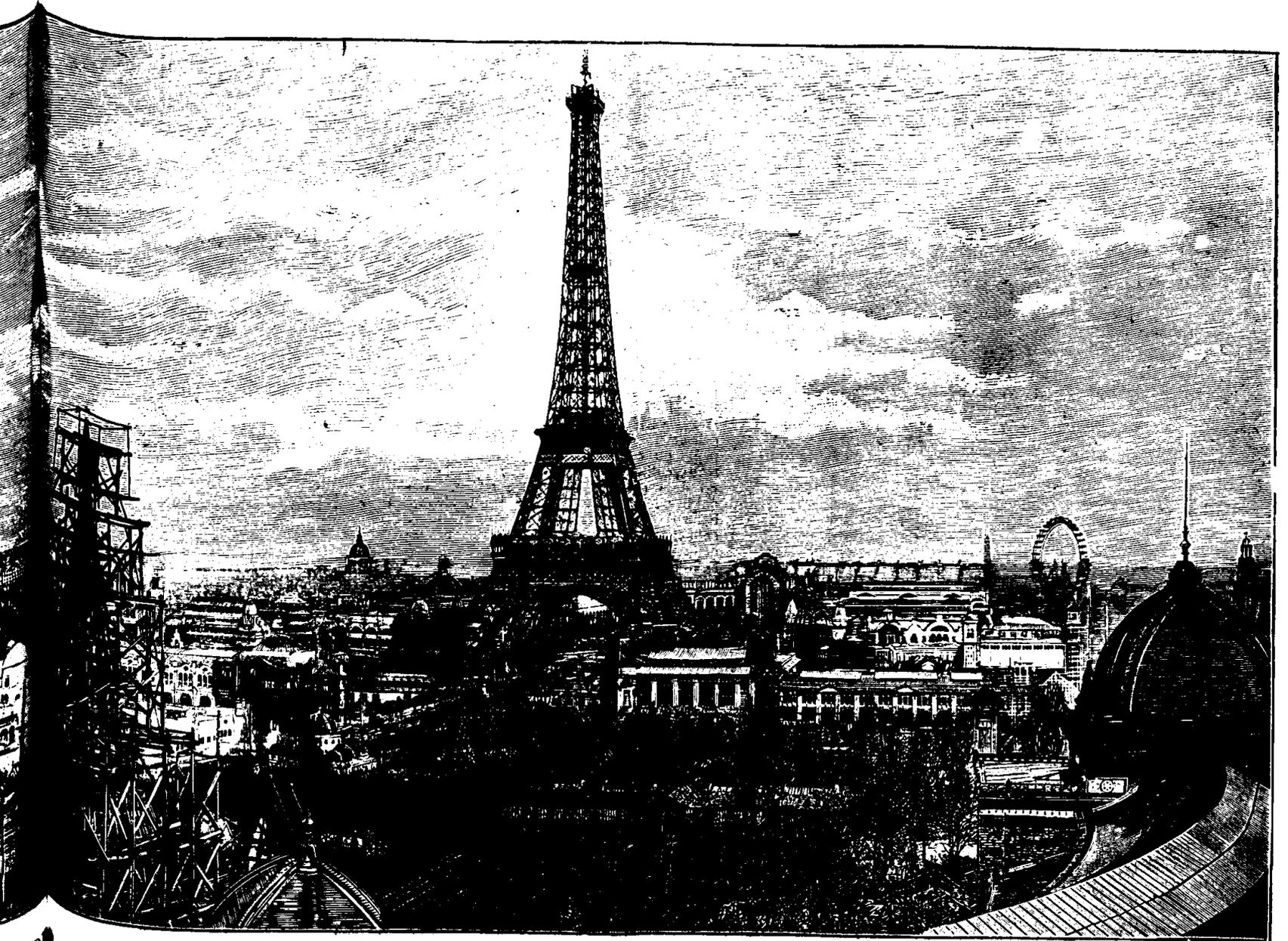


Têtes décoratives aux consoles des Palais du Champ-de-Mars





Age de la grande machine allemande dans la section de l'Electricité, au Champ-de-Mars



LE DA : Etat actuel des travaux au Trocadéro

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

—Serai-je indiscrette, questionna Florence sans plus de préambule, si je vous priais de me dire, monsieur, pourquoi vous m'avez caché votre nom, lorsque...

—Pourquoi, mademoiselle, vous aurais-je mentionné un nom qui vous importe si peu ? D'autant plus que ce léger service ne valait pas cet honneur.

—Pensez-vous réellement ce que vous dites ?

—Mais oui, mademoiselle.

—Ce nom m'importe tant, que la reconnaissance que je vous dois me fait un devoir impérieux de ne l'oublier jamais.

—Je vous remercie infiniment, mademoiselle, fait-il en la regardant dans les yeux. Cette reconnaissance prouve la noblesse de votre âme que je place au-dessus de votre beauté. Mais, mademoiselle, que n'ai-je eu le bonheur de faire davantage pour vous ! Que n'ai-je vu mon sang couler pour vous ! Peut-être, ah ! oui, peut-être un autre sentiment qui me serait bien plus doux à entendre exprimer par vos lèvres bénies s'y serait mêlé, ou plutôt en eût été la suite nécessaire.

—Pourquoi cette humilité qui, cependant, vous honore et rehausse le prix de votre dévouement ? Avez-vous donc oublié, monsieur, que vous m'avez sauvé plus que la vie ?

—Je m'estime le plus heureux des hommes, mademoiselle, d'être honoré de votre reconnaissance. Je remercie la Providence qui a si bien dirigé mes pas, qu'au moins j'ai pu vous être de quelque utilité. Mais que puis-je, mademoiselle, moi, pauvre hère, pour me rendre digne de votre amitié, je n'ose dire de votre amour ?

Hubert prend entre ses mains tremblantes une des mains de Florence, qui ne la retire pas. Il plonge ses noires prunelles brillantes d'amour dans les yeux de la jeune fille.

Celle-ci, trop noble pour dissimuler, baisse ses longs cils et dit d'une voix si douce, si douce, qu'à peine Hubert peut l'entendre :

—Etes-vous aveugle, M. Rolette, que vous n'avez découvert la flamme qui brille dans mes regards ?

Elle lève ses grands yeux violets et embrasse le jeune homme d'un œil qui met à nu toute son âme.

Subjugué, fasciné, Hubert est hors de lui. Il se laisse glisser à ses genoux. Il colle son front brûlant sur les mains glacées de la jeune fille, et lui dit, dans un cri inexprimable du cœur :

—Ma chère Florence, je t'aime...

La jeune fille, debout, la tête baissée, gardait le silence. Hubert allait se lever, le désespoir dans l'âme, quand, tout à coup, il sentit une larme bénie, larme capable d'enfanter des prodiges, qui venait de tomber sur sa main. Trahie par cette larme qu'elle n'avait pu retenir, elle dit à celui qu'elle voyait à genoux à ses pieds dans l'attitude d'un malheureux qui attend sa sentence de vie ou de mort :

—Monsieur, j'ai déjà entendu parler de vous. Quand un homme nourrit pour sa patrie l'amour que vous avez pour elle, il ne peut avoir qu'une âme noble et généreuse, pouvant avoir les dévouements les plus héroïques. Mon cher Hubert, non seulement je t'admire, mais je t'aime !

Les deux jeunes gens retournent au salon. Ils trouvent Gustave Turcobal entouré de plusieurs invi-

tés. Ce jeune "frais" n'avait pu, avec tous ses diamants et ses frisons, attirer l'attention sur sa précieuse personne. Irrité de son peu de vogue, il voulait, coûte que coûte, se faire remarquer.

Aussi, débitait-il des paroles amères et des sarcasmes contre les Canadiens qui parlaient de se révolter. Il appelait le gouvernement anglais le plus juste et le plus équitable des gouvernements. De plus, il conseillait de jeter dans les fers le premier qui oserait faire entendre une seule plainte contre le sort actuel des Canadiens.

Hubert entend parler ce jeune homme pusillanime et sans aucun amour de la patrie. Il le voit joindre l'outrage à l'indifférence. Et sa malheureuse patrie qui gémissait et ployait sous le joug honteux de l'Angleterre, déchirée par les griffes du lion britannique se vautrant continuellement dans le sang de l'humanité !



Le lieu de la rencontre était une clairière

Alors le rouge de l'indignation lui monte au front. Ses yeux lancent des éclairs de colère. Il se redresse de toute la hauteur de sa taille. Du revers de sa main, il soufflette ce sans cœur en s'écriant d'une voix vibrante qui éclate comme un coup de tonnerre au milieu de la réunion en suspens :

—Monsieur, vous êtes un lâche !

CHAPITRE V

LE COMBAT

Hubert se réveille. Il ouvre un œil, puis l'autre, s'étire, baille, se passe les mains dans les cheveux qui ressemblent à une botte de foin, s'assoit sur son lit et regarde à sa montre.

—Diantre ! il est six heures. Mais, peu importe, mon rendez-vous est pour sept heures. J'ai donc encore une heure devant moi.

Il envoie les couvertures à bas de son lit, et se lève. —Batiscan ! J'endosserais bien volontiers un costume de chasse pour abattre ce beau merle. Cela compléterait les décors de la scène. Mais non, le frac

noir, la cravate blanche me donneront un air très digne, solennel même. On ne se bat pas en duel tous les jours, faisons bien les choses. D'autant plus que si ce blanc bec venait par hasard à bien viser, nous pourrions bien tous les deux rester sur le carreau. Et j'ai tant à cœur d'être poli avec tout le monde, que si la mort venait m'inviter à faire avec elle une marche plus ou moins sentimentale, il faudrait bien la recevoir en gentilhomme.

Tout en fredonnant un air du pays, Hubert promenait sa savonnette sur son visage qu'il couvrait d'une chaude écume. Il dirigeait si prestement le rasoir dans les parties les plus critiques de sa figure, qu'il eut la satisfaction de se sentir le sang aussi calme que s'il allait enterrer la vie de garçon d'un de ses amis.

En eût-il été ainsi, s'il avait dû se porter à la rencontre de la douce image qui ne le quittait plus un seul instant ?

Il s'approche de sa table de travail qui remplit la double fonction de secrétaire et de bibliothèque.

Puis, il prend une feuille de papier et commence ainsi : "Mademoiselle..." mais il rature aussitôt cette expression.

—Est-ce bête ? Ne dirait-on pas que je commence une demande en mariage ! Ce terme est trop glacial. "Chère amie"... Non, pour un adieu, cette expression est trop peu affectueuse. "Ma chère Florence," voilà qui est bien. Si je suis, en dehors des convenances, tant pis. Mais l'heure et la solennité des circonstances excusent bien des choses en ce monde.

Ma chère Florence,

Quand tu ouvriras ce poulet, ce sera à toi de venir me rendre visite. Pas à moi. C'est baroque, je l'avoue, mais c'est nécessaire. Adieu, ma chère Florence, je meurs en unissant dans une même pensée et un même amour, les deux objets chéris qui se partagent ma âme : ma patrie et ma Florence.

Ton ami pour jamais

HUBERT ROLETTE.

le 16 novembre 1837.

Il cachette le billet et le met en évidence sur table.

—Quoique je sois certain d'avoir la satisfaction d'allumer ma pipe avec cette macabre et laconique missive, je serai plus tranquille ainsi. Car les destins sont si bizarres. Qui sait s'ils n'ont pas déjà tiré mon illustre nom de l'urne exécrée des humains ? Maintenant, hâtons nous, car je n'ai plus que trente minutes. Tout vrai Canadien, s'en allant à la mort, doit être ponctuel et ne jamais se faire attendre.

Il prend son chapeau de feutre noir à larges bords et s'enveloppe de sa longue redingote, car la bise glaciale. Hêlant une calèche, dont les ressorts lamentent comme un cobaye sous le couteau du tcher, il dit au cocher en partant :

—En haut de la rue Guy.

Après s'être fait rudoyer pendant une demi-heure descend de voiture, renvoie le cocher et dirige ses pas vers les hauteurs du Mont-Royal.

Le lieu de la rencontre était une clairière. Le ciel était sombre, chargé de nuages.

Ceux-ci se poussaient les uns les autres comme un troupeau fuyant en désordre devant les menaces de la tempête.

C'était un de ces jours froids et venteux, pendant lesquels les grands arbres de la forêt font entendre des chants plaintifs. La nappe cuivrée qui recouvrait le sol glacé a remplacé sa toilette estivale. Les chênes robustes et les peupliers géants gémissent sous la poussée de la brise du Nord.

Ils font entendre un bruit sourd et confus comme celui des eaux tombant d'une cataracte ou bien comme celui des vagues en démente de la mer qui viennent briser contre les récifs et les brisants, et lécher les galets du rivage de leur blanche et moutonneuse écume.

En arrivant, Hubert voit son second et le docteur avec sa trousse ouverte au pied d'un arbre, mais Gustave et son témoin n'y sont pas. Cinq minutes, minutes, et le jeune goumoux ne vient pas. Hubert serre les poings avec colère.

—Le lâche aurait-il peur de se battre, ou en

encore à friser les soyeuses mèches de sa chevelure et à cirer les extrémités poilues de sa moustache ?

Enfin, après quinze minutes de retard, ils font leur apparition sur le terrain. Pâle, Gustave Turcobal était aussi pâle que les bandages du docteur qui semblaient l'attendre au pied de l'arbre.

Le duel n'est plus de nos mœurs. Nous avons aujourd'hui une façon plus sommaire de régler nos différends. L'histoire du Canada, cependant, en compte quelques-uns, ça et là. Qu'il suffise de dire que le sang français coule dans nos veines, fait battre nos cœurs, et l'on aura peine à comprendre que le duel soit biffé du dictionnaire canadien.

Les témoins examinent les pistolets. Les deux adversaires se rendent à leurs postes, à une distance de vingt pas. Le second de Turcobal esquisse une grimace qui remémore quelque bonze au ventre à triple ballot d'une pagode du Bouddha. Sur le front de Gustave, la sueur ruisselle. Un courage calme et froid jaillit des yeux d'Hubert. Les bras s'étendent.

On compte, un, deux...

Mais soudain un cri terrible, un seul, se fait entendre. Une jeune fille accourt et se jette sur le bras d'Hubert qu'elle essaie de désarmer.

—Non, Hubert, Hubert, tu ne te battras pas ! Je t'en supplie, je t'en conjure. Songe à ta famille, songe à toi. M. Turcobal, pensez à votre mère qui vous aime et qui succomberait sous le poids de la douleur si vous veniez à être tué. Oh ! mon cher Hubert, ne te bats pas, je t'en supplie. Si tu m'aimes, ne le fais pas !

Hubert soutient Florence qui sanglote sur sa poitrine ; et il laisse tomber son arme à ses pieds.

—Eh bien ! Monsieur, j'espère que vous ferez comme moi. Vous accéderez au désir de cette pauvre enfant.

Mais Turcobal que la vue de cet être adorable aux pas de son rival rend fou de rage, s'écrie :

—Non, je veux me battre.

—Allons ! reprend Hubert au paroxysme de l'indignation et du mépris. Vous avez insulté ma patrie, et maintenant, vous insultez une jeune fille en pleurs à ses pieds. Monsieur, vous paierez pour les deux. Écoutez-moi, comptez !

Une flamme jaillit mêlée à une détonation sèche. Un cri d'angoisse : Gustave Turcobal s'affaisse avec une lueur de somnambule dans les yeux et en faisant des soubresauts de saltimbanque. Tous l'entourent. Le docteur, à genoux près du blessé, examine la blessure. Il déclare qu'il n'y a rien de dangereux. Perforant l'épaule droite, la balle a brisé la cavicule.

Le vainqueur aussi bon que brave s'agenouille près du blessé, et lui tend la main.

Turbobal se détourne.

—Un ennemi de plus, voilà tout pense Hubert !

Florence lève sur le jeune homme ses yeux qui brillent comme de la poudre d'émeri. Comme deux perles, deux larmes descendent le long de ses joues. Par suite de sa frayeur, celles-ci ressemblent à deux fleurs sur lesquels se sont écartées deux gouttes de rosée de l'aurore.

Le jeune homme semble scruter ce regard, et dit avec un ton de reproche :

—Mais, ma chère Florence, comment se fait-il que...

—Sans doute, mon cher Hubert, qu'il n'appartient ni à mon sexe ni à ma condition de venir ici seule, à une telle heure. La bonté de ton cœur pardonnera aux motifs qui m'ont fait agir. Hier, après ton départ, M. Turcobal est venu me faire une scène d'amour désopilante. Il m'a avoué qu'il m'aimait plus que toute autre. Il m'a poursuivi de sa haine tout rival et qu'enfin il allait se battre en duel avec toi.

—Le drôle ! Que n'a-t-il encore ses deux bras !

—Alors, je lui demandai avec indifférence le lieu, l'heure, les armes de combat. Il me dévoila tout. Si j'étais venue, mon cher Hubert, c'est que je voulais éviter un malheur. Car, dit-elle timide et en appuyant sa tête sur son épaule, je t'aime !

(A suivre)

MONDANITÉS

Un jeune homme, n'eût-il rencontré qu'une seule fois la femme et les filles d'un chef de famille, avec lequel il est en relations intimes ou non, est autorisé à leur envoyer sa carte en libellant l'adresse de la façon suivante : "Monsieur, madame et mademoiselle X..."

Lorsqu'on reçoit un présent, par la poste, le chemin de fer ou un commissionnaire, il faut remercier l'envoyeur le plus tôt possible pour lui épargner l'anxiété de se demander si son cadeau est bien arrivé à destination. Naturellement, il n'ose pas s'enquérir, poser la question tout à trac : "La chose que je vous ai expédiée vous est-elle parvenue ?"

L'empressement qu'on met à accuser réception ajoute beaucoup à l'expression de la gratitude, à celle du plaisir qu'on doit avoir éprouvé. C'est dans les détails, surtout, qu'on peut faire preuve de tact et de délicatesse et, vraiment, en une foule de cas, il en coûte très peu d'être tout à fait aimable, tout à fait reconnaissant d'une attention même légère.

Il y a encore beaucoup de personnes qui croiraient manquer de savoir-vivre en remerciant très vivement celui qui leur fait un cadeau, ou en débarrant l'objet offert en présence du donateur qui l'apporte ou le remet lui-même.

J'ai entendu dire : "Si je manifestais cette curiosité (!), cette impatience, ne serait-ce pas un peu enfantin ?" — "Si je remerciais avec effusion, ne serait-ce pas insinuer que je souhaite qu'on recommence pour me procurer de nouveau le plaisir que je laisserais ainsi constater ?" — "Je tiens à rester un peu froid, pour qu'on ne s'imagine pas que je désirais, que j'attendais quelque chose."

Ne cherchons pas midi à quatorze heures. Les gens vraiment bien élevés ont plus de simplicité. Celui qui nous fait un présent a eu pour intention de nous être agréable.

Nous devons le croire. Récompensons-le par notre air heureux de sa bonne pensée à notre égard. L'indifférence apparente, la froideur feraient croire à tout autre chose qu'à la délicatesse dont on se targue ; elles contristeraient, d'ailleurs, celui qui avait espéré donner un peu de joie.

Le cas peut se présenter où le cadeau qu'on nous fait ne nous plaît aucunement. Eh bien ! il n'y a nulle hypocrisie à cacher ce sentiment, puisque cette dissimulation n'a d'autre but que d'éviter un déplaisir, parfois une peine à la personne qui voulait, certainement, nous témoigner de l'affection, de la sympathie.

J'ai réprouvé souvent le jeu de la *Philippine*, comme pouvant établir une familiarité choquante entre un homme et une femme. Quand celle-ci s'y est livrée volontairement ou qu'elle y a été provoquée par son voisin de table, elle doit payer si elle vient à perdre. "Les dettes de jeu sont des dettes d'honneur ? Elle pourrait offrir un livre, — livre signé de certains noms d'auteurs, car elle ne doit connaître que des écrivains qui parlent une langue chaste et traitent des sujets honnêtes. Par contre, il ne faudrait pas tomber dans l'excès et offrir les ouvrages de Berquin.

ANN SEPH.

THÉÂTRES

MONUMENT NATIONAL

Comme nous le prédisions dans notre dernier numéro, *Martyre* a été un succès aussi considérable que celui qui a marqué les meilleures représentations précédentes. Tout le monde s'accorde à dire que nos acteurs font de véritables tours de force.

Continuons à encourager nos acteurs nationaux, et bientôt nous aurons des spectacles qui ne le céderont à aucun.

Pour jeudi, le 1er mars, on nous prie d'annoncer la comédie : *Le testament de César Girodot*, cette très intéressante comédie qui a marqué l'ouverture des

Soirées de Famille. Tous les habitués ainsi que le public amateur verront, sans aucun doute, avec plaisir, cette pièce de nouveau à l'affiche. Il sera curieux, en effet, de voir combien mieux nos acteurs vont pouvoir rendre cette scène de mœurs sans égale et la fine ironie qui se dégage de l'ensemble.

Ceux qui n'ont jamais entendu cette pièce feront bien de ne pas manquer cette occasion. Elle ne se représentera peut-être plus.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le Théâtre des Variétés continue d'attirer beaucoup de monde. Il ne pouvait en être autrement avec le beau drame de *Cartouche*, de d'Ennery et de Dugue. La direction de ce populaire lieu d'amusement s'efforce et ne néglige rien pour donner satisfaction et plaire au public.

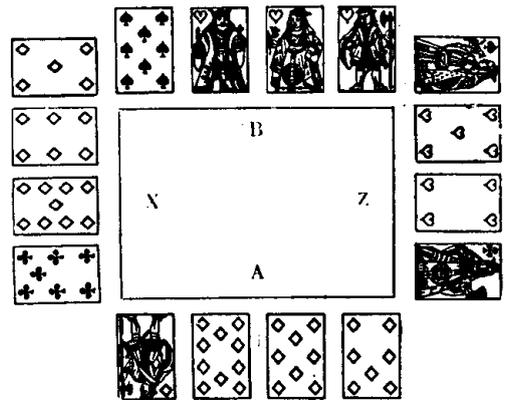
C'est pour cela que cette semaine on donne *La Cause Célèbre* de d'Ennery Cormon, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre du répertoire français.

Allez passer une soirée au Théâtre des Variétés, et vous ne vous ennuierez point. Changements et nouveaux vaudevilles toutes les semaines.

M. Filion, le nouveau régisseur, a fait opérer des changements considérables que les clients du populaire théâtre sauront apprécier à leur juste valeur.

LES CARTES

LE WHIST



Cœur est atout. On sait que B a le roi, la dame et le valet, et une basse carte pique ou trèfle.

A joue le valet de carreau, B coupe. Z doit jeter un petit atout afin de conserver ses deux dames.

B joue atout, X se débarrasse du petit trèfle.

B rejoue atout et Z sait alors qu'il doit garder la dame de pique.

JEUX ET AMUSEMENTS

VERS A TERMINER

Les siècles ont creusé dans la roche—
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de—
Et l'oiseau voyageur qui s'y pose le—
Plonge son bec avide en ce pur —
Ici je viens pleurer sur la roche d'—
De mon premier serment l'illusion—
Ici mon cœur souffrant en pleurs vient s'—
Mes pleurs vont s'amasser dans le creux du—
Si vous volez ici, colombes—
Gardez-vous de ces eaux : les larmes sont—

CONSONNES ET VOYELLES

Q*a*d*o*t*e*o*d*a*o*t*o*t*e*o*d*a*a*s*n.

LOGOGRIPE

Lecteur, sur mes sept pieds tu reposes souvent.
Arrache-moi le cœur, je deviens ton parent.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 825

Problème chiffré.—La vie est un marbre noir veiné de rose.

Anagramme.—Hymne. Hymen.

Enigme.—Encre.

—Coquilles.—1. Vieux. Illusions.—2. Sait. Age. Femme.—3. Prie. Crier.—4. Barème. Sommes. Faites.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Les promenades de Louis XVIII

Après une orageuse séance à la Chambre, les ministres de Louis XVIII viennent trouver le roi :

— Avez-vous la majorité, Messieurs ?

— Oui, sire !

— C'est très bien, je n'ai qu'à aller me promener, ajoute le roi, je n'ai rien à faire !

Le lendemain, les ministres étaient en minorité :

— C'est très bien, dit le roi ; Messieurs, allez vous promener ! Chacun son tour, je me suis promené hier !

Ralph le chevelu

Les Américains, si fertiles en rois de toutes sortes viennent de découvrir un monarque nouveau, le roi de la chevelure. C'est un marchand de journaux de Norway (Maine), nommé Ralph Lasalle, dont le système capillaire est vraiment extraordinaire. Sa toison est épaisse, blonde comme l'or et très bouclée. Il ne la fait couper qu'une fois par an. Il vient de subir l'opération ordinaire et a retiré 35 dollars de sa chevelure — soit 175 francs.

Ralph Lasalle regrette vivement de ne pouvoir se faire couper les cheveux tous les jours.

Coutume japonaise

Un dîner de quelque importance ne se termine jamais, au Japon, sans que chaque convive ne reçoive, pour l'emporter chez lui, une portion de chacun des mets qui ont été servis au cours du repas. Le gouvernement a banni cette coutume des banquets officiels, mais la nation rebelle à cet exemple, continue à suivre la tradition. Les invités ne doivent guère éprouver grande difficulté pour répondre par un " merci " aux instances qu'on leur fait quand ils savent qu'avant de quitter leur hôte, ils recevront un paquet soigneusement préparé, dans la confection duquel les Japonais mettent tout leur art.

Vieux proverbe

Vieux proverbe expliqué dans la *Mosaïque historique et littéraire du Musée des Familles* :

On dit communément : *Vin sur lait, c'est souhait, lait sur vin, c'est venin*, mais d'ordinaire on interprète mal le sens de cette locution proverbiale, car on entend par là qu'on peut impunément et même salutairement boire du vin après avoir bu du lait, et non boire du lait après avoir bu du vin. Erreur, la signification originelle du proverbe est celle-ci :

" *Enfant, l'on vit de lait ; en prenant de l'âge, on fait usage de vin, mais s'il arrive qu'on fasse abus du vin, qui a pour effet de détruire la santé, l'on est contraint de se remettre au lait* ". En d'autres termes, il est rationnel et bon de passer du lait au vin, mais déplorable au contraire de revenir au lait après avoir usé et abusé du vin.

Guerres d'autrefois et d'aujourd'hui

Malgré, ou bien avec le perfectionnement des armes à feu, la proportion des tués, dans les guerres modernes, par rapport à celle des blessés, diminue bien plutôt qu'elle n'augmente. Le *British Medical Journal* a additionné les pertes de l'armée anglaise dans les trois batailles de Belmont, de Graspán et de Modder River ; il a trouvé 150 tués et 900 blessés, ce qui donne une proportion de 1 tué pour 5,3 blessés. Ces chiffres sont en trop petit nombre pour que l'on puisse en tirer quelque renseignement sérieux. Mais, tels quels, ils correspondent exactement aux pertes des Allemands dans la guerre de 1870. Cette proportion est faible, si on la rapproche des proportions relevées dans les diverses grandes guerres de ce siècle. Selon Fischer, en effet, on a noté entre les tués et les blessés les rapports suivants : A la bataille de Leipzig, en 1813, 1 pour 2 ; les Anglais en Crimée, 1 pour 4.4 ; les Français en Crimée, 1 pour 4.8 ; les Prussiens à

Sadowa, 1 pour 3.6 ; les Autrichiens à Sadowa, 1 pour 3 ; les Allemands, en 1870, 1 pour 5.4 ; les Russes, en 1877, 1 pour 2.1.

Les guerres autrefois, étaient autrement meurtrières. A la bataille de Kunnersdorf, en 1759, la proportion des tués aux blessés, fut de 1 pour 1.9 ; à la bataille de Blenheim, en 1704, de 1 pour 1.3. On se bat de beaucoup plus loin aujourd'hui et la tactique est différente, les fortifications passagères plus développées, les abris mieux choisis, etc.

Bottes historiques

Napoléon, pour la journée du Sacre, commanda une paire de bottes à un Alsacien fixé à Paris qui présenta ensuite une note de 1,000 francs.

Cela parut cher.

— Eh bien ! dit-il, que Sa Majesté me rende mes bottes !

Après avoir été un grand cordonnier, il fut ruiné par ses fils et se traîna péniblement jusqu'à son petit village natal, près d'Altkirch, en Alsace. Il emportait avec lui les bottes du Sacre. Elles lui valurent d'être nourri aux frais de la commune qu'un tel souvenir honorait. Il les légua à ses concitoyens, et, jusqu'à ces dernières semaines, on les voyait à la mairie. Que n'avons-nous été prévenus ? Elles viennent d'être vendues et achetées par un propriétaire d'Altkirch — pour vingt-cinq francs.

L'hospitalité de Lasalle

Le général Lasalle, qui aimait la table autant que le champ de bataille, avait imaginé une manière fort comique de faire ses invitations à dîner aux officiers de sa division qui se rendaient des cantonnements à Elbing.

Le valet de chambre du général, une heure avant dîner, attachait au balcon du logement du général un bâton sur lequel il posait une serviette déployée ; cette serviette restait au balcon tant que les vingt couverts que le général avait à sa table ne se trouvaient pas occupés tous.

Les officiers de sa division, quand ils voyaient l'enseigne flotter, pouvaient monter faire leur visite au

général, et étaient sûrs d'être retenus par lui à dîner ; mais si la serviette ne flottait plus, il était inutile de monter pour le dîner, la table était au grand complet.

Ingénieux chronomètres

L'usage des horloges est totalement inconnu des indigènes du Liberia. C'est la position du soleil qui leur donne l'heure pendant toute l'année. Cet astre se lève pour eux à 6 heures du matin et disparaît le soir à la même heure ; à midi ses rayons tombent verticalement sur le sol. Cette observation est vraie pour tous les jours de l'année, il y a à peine une variation qui n'atteint pas 60 secondes.

Les habitants des îles disséminées dans le Sud de l'Océan Pacifique ne possèdent pas davantage d'horloges mais ils ont imaginé pour mesurer le temps une combinaison qui tient lieu pour eux du clepdyre, usité à d'autres époques.

Ils choisissent des amandes d'essence huileuse, les débarrassent de leur enveloppe, les lavent, puis les attachent à la hampe d'une feuille de palmier. L'amande de l'extrémité supérieure est allumée, et comme toutes ont les mêmes dimensions et sont de la même qualité, la durée de leur combustion sert à calculer le temps. Des fragments d'étoffe noire intercalés à intervalle fixe entre les amandes servent à marquer les divisions.

Dans l'île de Singar, dans l'archipel de Malay, les indigènes employaient une sorte de sablier composé de deux bouteilles renversées l'une sur l'autre, le goulot juxtaposé. Le récipient supérieur est rempli de sable : celui-ci met une demi-heure pour s'écouler dans l'autre bouteille.

En France on commence par pendre un homme, ensuite on lui fait son proaès. — MOLTÈRE.

Pour bien diriger notre vie, chassez les importances. — MME SCOETCHINE.

Le vrai courage consiste à braver les périls et non à parader au milieu des combats sans y avoir été appelé par le devoir. — LANNES.



— Ah ! mon cher Albert, quelle chance que vous ayez un si grand chapeau, nous voilà tous les deux à l'abri de la pluie !



Adieu, ma chère Louise...

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a eu 5,340 suicides aux États-Unis en 1899.

—La dette de la ville de Hull est de \$501,841.34.

—Les citoyens des États-Unis payent annuellement \$500,000,000 d'intérêts aux prêteurs anglais.

—Des statistiques récentes démontrent qu'à Londres les membres de plus de 300,000 familles gagnent moins de 75 centins chacun par jour.

—Très commode le fixe-bois qui sert à maintenir sur la poitrine le tour de cou de fourrure, il se compose d'une épingle anglaise à laquelle est fixée une chaînette où est suspendue l'S plus ou moins agrémentée de pierreries qui scintillent au milieu de la fourrure en serpentant.

—Les velours occupent une grande place, non seulement dans le costume de cérémonie, mais aussi dans le costume de ville. La jupe de velours tend même à remplacer la jupe de satin noir, que l'on utilise avec les corsages variés dans tant et tant de circonstances.

—Disons un mot de la dernière voilette, très seyante malgré son originalité. Elle est faite d'un tulle qui est la reproduction exacte d'une toile d'araignée, sur laquelle sont posés des pois de velours de différentes grosseurs. Une autre aussi nouvelle est en tulle très fin blanc ou noir, sur laquelle ondulent une quantité de petites vagues de chenille mince.

—Léon XIII est né le 2 mars 1810 ; voici la place qu'il occupe dans l'ordre des Papes qui ont le plus vécu : Saint-Agathon, mort en 682, à l'âge de 107 ans ; Grégoire IX, mort en 1241, à 99 ans ; Célestin III, mort en 1198, à 92 ans ; Grégoire XII, mort en 1471, à 91 ans ; Jean XXII, mort en 1344, à 90 ans ; Léon XIII, Pape actuel, qui compte 90 ans.

—Vous pouvez, pour visites de cérémonie élégante, ajouter à votre manchon un brin de fleurs assorties à celles de votre chapeau. Rien n'est plus joli que les teintes chaudes et sombres des fourrures auprès de la délicate couleur des fleurs. Les manchons de fantaisie que l'on fait à présent en sont une preuve réelle ; rien n'est plus élégant que ces mélanges de dentelles, mousseline de soie, fourrure et fleurs dans lesquels les femmes enfouissent leurs menottes.

REPOUSSEZ LES CONTREFAÇONS
Si vous désirez, mesdames, un remède qui guérira votre mal, prenez le remède reconnu, éprouvé et qui a accompli sa mission ; ne vous laissez pas tromper et ne prenez pas de médicaments autres que ceux que vous demandez. Il y a tant de gens peu scrupuleux de nos jours qu'il est indispensable d'être toujours sur ses gardes. Contre le *Beau Mal* et les affections qui vous torturent, mesdames, n'employez que le *Régulateur de la Santé de la Femme* et les *Female Plasters* du Dr Jos. Larivière. N'en acceptez pas d'autres à aucun prix, ils ne vous feraient que du mal. Ces remèdes sont en vente dans toutes les bonnes pharmacies. Refusez tous ceux qu'on vous offre et qui n'ont pas été composés par le Dr Jos. Larivière. Il est bon avant de suivre un traitement d'écrire au Dr JOS. LARIVIÈRE, Manville, R. I., qui envoie une liste de questions secrètes gratuitement.

SUS A L'ENNEMI

Le rhume, la toux, c'est incommode et ça fait souffrir. Tuez-le dès le principe avec le *Baumé Rhumal*.

Le but d'un remède est de donner un soulagement au malade et de guérir sa maladie en faisant disparaître la cause du mal. Les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard enrichissent et purifient le sang et donnent au système affaibli la force et la vigueur.

—Le Dr Gatling a inventé une charue automobile pouvant faire l'ouvrage de huit hommes et de douze chevaux.

—Pendant la guerre des Zoulous, en 1880, le gén. Buller commandait un régiment boer, il fut victorieux. En 1900 il commande une armée anglaise et il est vaincu.

—La *Grande Revue* publie, dans sa livraison de février : *Études et réflexions d'un pessimiste*, par Challemeil-Lacour ; *Huit jours à Rennes*, par A. Chevrillon ; *Notes de plaidoirie pour le procès de Rennes*, par F. Labori ; *La Romance du temps présent*, par Léon Daudet ; *La responsabilité pénale des Ministres en France*, par A. Bel ; *Eden Anto*, par A. Fogazzaro ; *Chronique politique*, par J. Cornély.

Abonnement : Étranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

En vente chez Fauchille, 1712, rue Sainte-Catherine.

LE VIN DES CARMES EN AFRIQUE

Si le Vin des Carmes n'atteint pas une suprême popularité, ce ne sera certainement pas la faute de ses entreprenants dépositaires au Canada, MM. Toussaint & Cie, de Québec, qui en font distribuer des échantillons gratuits à tous les médecins et pharmaciens du pays, à mesure qu'ils étendent leur champ d'opérations.

A l'heure qu'il est, la renommée du Vin des Carmes est en route pour l'Afrique, et voici dans quelles circonstances. Quelqu'un du second contingent canadien rencontre un jour M. Toussaint et lui dit : Votre Vin des Carmes que je vois dans tous les journaux, qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! vous ne le connaissez pas encore, répond le marchand de vins ; eh bien ! vous allez le connaître. Et le même jour il va offrir quelques caisses de Vin des Carmes au major Ogilvie, qui les accepta pour distribution à ses soldats, et dès le lendemain ce joli cadeau était expédié au contingent à Halifax.

SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus, si vous prenez du *Baume Rhumal*, le meilleur spécifique du monde entier.

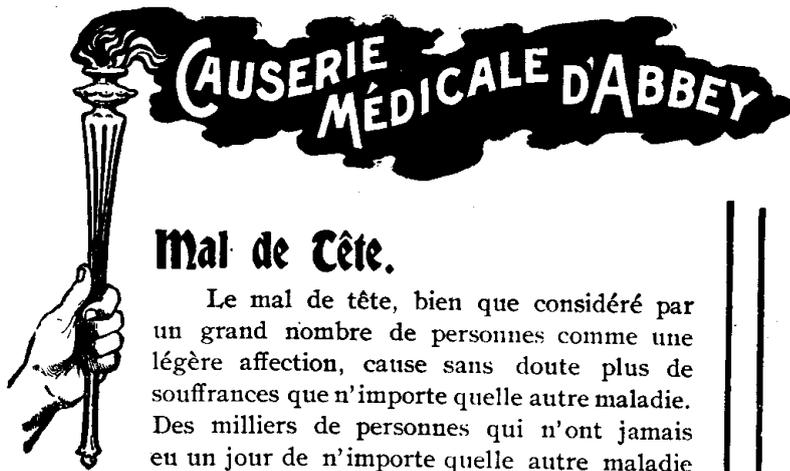
GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les *LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS*. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's. sur chaque boîte.

UNE BONNE QUALITÉ

La persévérance est une bonne qualité, mais il faut persévérer dans la bonne direction. Si les remèdes que vous employez depuis des semaines ne causent aucune amélioration dans votre condition il est temps de les discontinuer, sinon votre maladie s'aggravera et deviendra chronique. Après avoir employé les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard pendant quelques jours seulement vous sentirez leur bienfaisante action, et si vous continuez à les prendre selon les directions, vous obtiendrez une prompte et permanente guérison. Prenez une bonne résolution ce soir, et commencez à prendre des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard, nous sommes certains que vous ne le regretterez jamais. Ces pilules se vendent dans toutes les pharmacies à 50 cts. la boîte, six boîtes pour \$2.50 et seront envoyées par la maille, soit aux États-Unis ou au Canada sur réception du montant en s'adressant à la *Cie Médicale Franco-Coloniale*, 202 rue St-Denis, Montréal.

LAPRÉS & LAVERGNE PHOTOGRAPHES
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1285
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743



Mal de Cête.

Le mal de tête, bien que considéré par un grand nombre de personnes comme une légère affection, cause sans doute plus de souffrances que n'importe quelle autre maladie. Des milliers de personnes qui n'ont jamais eu un jour de n'importe quelle autre maladie sont sujettes à de fréquentes attaques de mal de tête qui les rendent presque folles.

Il y a de nombreuses variétés de mal de tête, dues à autant de causes différentes, mais quelles qu'en puissent être la nature et la cause, la condition qui produit directement la souffrance est une congestion des vaisseaux sanguins du cerveau, qui cause une pression sur les cellules du cerveau et les filaments des nerfs.

Dans le traitement de toutes espèces de maux de tête la première chose dont on doit s'occuper c'est de faire disparaître la congestion. Et c'est ce que fait promptement *Abbey's Effervescent Salt*, pris par doses laxatives, en provoquant une évacuation aqueuse abondante des entrailles. Ceci attire l'eau du sang dans les organes internes, et le sang se retire de la tête pour remplir le vide résultant de l'écoulement causé par le Sel. Ainsi la pression est supprimée et le mal de tête est promptement guéri.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

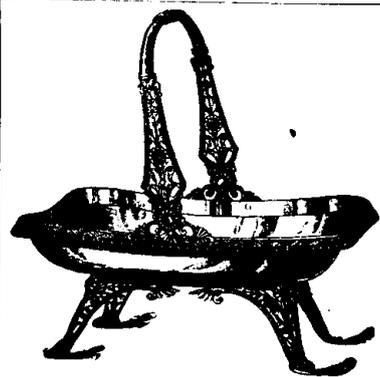
Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.



Vieilles argenteries remises à neuf à prix raisonnables.

"La Royal Silver Plate Co."

Plaques en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. Bell : Main 1387

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m.

Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

La Caisse Nationale d'Economie a maintenant un an d'expérience et compte déjà 2625 membres, avec un capital d'au delà de \$12,000, placé en débetures de la ville de Montréal.

Les personnes qui n'ont pu bénéficier de l'immense avantage d'entrer au début de cette société doivent se hâter de s'inscrire dès le commencement de cette année, et épargner les intérêts. Cette société se divise en deux classes dont 50 centins par mois pour la classe B et 25 centins pour la classe A.

Les hommes, les femmes et les enfants de tout âge peuvent s'inscrire.

Pour tous renseignements, s'adresser à
ARTHUR GAGNON,
Sec.-Trés.

Monument National, Montréal.

—Pour costumes de messieurs, on portera beaucoup d'étoffes dans les nuances gris bleu, les teintes vertes et brun-olive.

LE VIEILLARD SUR LE DECLIN DE LA VIE

Trouvera dans l'usage du *Broma*, *Force*, *Vigueur*, *Consolation* et *Bien-être*.

Cette préparation se prescrit journellement par les meilleurs médecins du pays. La vente en est si rapide; les résultats sont si consolants!

—Parmi les bijoux de fantaisie dont le nombre augmente chaque jour, il faut remarquer les peignes de nuque en diamants, en perles ou autres pierres précieuses. On ne se contente pas d'un seul petit peigne pour soutenir le chapeau, deux sont, paraît-il, absolument indispensables: ils se posent à quelque distance l'un de l'autre et donnent une note des plus élégantes à l'ensemble du costume.

FORTIFIENT LES FEMMES FAIBLES

Par la puissante action des "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin disparaissent rapidement les maux de tête nerveux, enflure des mains ou des pieds, douleurs dans les membres, faiblesse générale, etc. Faites-en l'essai avec courage et persévérance.

—Le chant est pour les poumons ce que la gymnastique est pour les muscles du corps. Les docteurs prescrivent aujourd'hui, pour toutes les affections pulmonaires, une cure par le son qui est des plus simples et des plus faciles. Tout ce que le malade a à faire, c'est d'essayer successivement les notes de la gamme jusqu'à ce qu'il trouve la note qui fasse résonner toutes les cavités de son corps. Dans cette note est le remède. Le malade doit renouveler l'expérience plusieurs fois par jour. C'est une sorte de massage des membranes muqueuses, des cellules à air et des conduites d'air à travers notre corps.

LA CONSUMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouva que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal. W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

MODIFIE LES TOUX VIOLENTES ET GUERIT SANS RETOUR

Le "Vin Morin Crésophates" est le remède par excellence pour Grippe, Bronchite, Toux, Rhume, Catarrhe, Tuberculose et Anémie. Il est encore un désinfectant très recommandé. Se vend partout et tout le monde en est très satisfait.

Le Feu de la Jeunesse



(DROITS RÉSERVÉS)

N'avez-vous jamais ressenti la force de nerfs, le courage, la confiance en soi et l'énergie, qui sont la caractéristique de l'homme bien développé? Avez-vous par dissipation et par excès, perdu le feu de la jeunesse? N'enviez-vous pas l'homme qui a su se conserver la santé? Pourquoi vivre avec l'idée que vous perdez votre force nerveuse, quand vous avez le remède à portée?

La Ceinture Electrique du Dr Sanden

guérit des milliers d'hommes de votre condition. Grâce à elle, vous pouvez faire jaillir un sang vivant de vos veines. Pourquoi continuer à nourrir la faiblesse, quand le remède est là, tout près? Procurez-vous la Ceinture Electrique du Dr Sanden. Elle renforce hommes et femmes. Venez en faire l'expérience ou demandez le pamphlet "Trois Classes d'Hommes." (*Three Classes of Men*). On l'envoie franco à n'importe quelle adresse. Il enseigne comment recouvrer la force virile. Venez ou adressez:

Dr M. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal, Qué.

MADAME A. POIRIER

DE QUEBEC

A souffert des années de faiblesse, anémie et de maladie de matrice

Trois médecins l'avaient soignée sans succès

Guérie par les

"PILULES CARDINALES"
DU DR ED. MORIN.

Madame A. Poirier, de Québec, a souffert longtemps de faiblesse, anémie, et de maladie de matrice. Tous les remèdes connus pour ces sortes de maladies, elle les avait employés; rien n'y faisait. Abandonnée de trois médecins, Madame Poirier mit sa confiance dans les préparations patentées. Toutefois, elle en essaya plusieurs sans être soulagée, continuant à souffrir sans trêve ni repos. Découragée, ne pouvant presque plus s'occuper des soins de son ménage, vaquant avec grande peine aux petits travaux de nécessité absolue, elle reçut un jour l'aimable visite d'une excellente amie. Après les salutations d'usage, la conversation s'engagea vite sur son malheureux état de sa santé. "Pourquoi, lui dit cette amie, ne prendriez-vous pas, pendant quelque temps, les fameuses PILULES CARDINALES du Dr

Ed. Morin? Elles sont d'une valeur inappréciable pour toutes les maladies des femmes."—Ajoutant encore: "Moi-même j'en ai fait l'essai et m'en suis très bien trouvée."

Dès le même jour, madame Poirier se faisait acheter une boîte de PILULES CARDINALES et commençait à en prendre d'après les directions des circulaires. Le soulagement remarquable, obtenu dès les premiers temps d'usage de ce puissant remède, l'encouragea à en continuer l'emploi. Le mal fut promptement terrassé, cette médecine triomphante de sa faiblesse et des autres maladies dont elle souffrait.

Madame Poirier demeure toujours reconnaissante envers les PILULES CARDINALES du Dr Ed. Morin, qui ont opéré chez elle un quasi miracle.

La Grande Librairie FAUCHILLE

Almanachs, Almanachs.

Hachette et Drapeau, 50 cents; aussi les Almanachs des Calenbourgs des Gasconnades, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, du Savoir-Vivre, des Jeux de Société, du Charivari, Lun tique, du Voleur, du Bon Catholique, des Saints, cœurs Jésus, Marie, et enfin l'année Illustrée, qui contient 10 gravures, prix de cha- un 15 cents, par poste 18 cents. Vient de paraître: "Le Théâtre" du 1er Février, superbe journal qui contient 5 gravures en couleur, plus 40 autres et le texte, prix 0.60.

Jusqu'au 31 Mars seulement
A bonnements au supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, \$1.25 par année, le prix ordinaire est de \$2.00.

GRATIS aux HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute, 755, Elekron Building, Fort Wayne, Ind., peut avoir gratis un paquet échantillon d'un des plus remarquables traitements à la maison, ce remède a guéri des milliers d'hommes, qui pendant des années, ont souffert des effets de faiblesse résultant d'erreurs de jeunesse, perte prématurée de vitalité et de la mémoire, faiblesse des reins, varicocèle et leurs suites. Envoyé sous enveloppe ordinaire. Ecrivez aujourd'hui.

HOTEL RIENDAEU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.50; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIÈVRES - ÉPUISEMENT... avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, réparatrices, reconstituantes. 2fr.
Ph^o MALAVANT, 19, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux - Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité - faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint-Catherine et Saint-Denis; B.-E. McGale, 215 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

LA QUINZAINE MUSICALE, 50 années, zette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, à nul que des portraits et autographies. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.



THE "BEST"
LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.



Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may give us our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Avec La Peptonine

Un aliment pur, complet, parfaitement assimilable, les enfants grandissent et se développent à

La grande joie des Parents!

En vente dans les Pharmacies et Epiceries: 25c. la grande boîte.

GROS:

F. COURSOL,

382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.



Déménagez-vous?

La plupart des gens aiment à faire réparer ou rembourrer leurs meubles et à faire refaire leurs lits et matelas avant de déménager dans une autre maison.

Chaque ouvrier peut faire un meilleur ouvrage si on ne lui fixe pas un certain temps et votre ouvrage serait mieux fait sans délai si vous le faisiez faire maintenant.

Nous vous donnerons des estimés sur ce dont vous avez besoin. Tout ouvrage est fait dans notre propre fabrique, sous notre surveillance personnelle.

Renaud, King & Patterson,

652 rue Craig, 2442 rue Ste-Catherine.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières. --Tous Genres. --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine;

Montréal



Embellissez votre teint.

Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un bruvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

Ce n'est pas de la Faillite ni un Stock de Banqueroute acheté, mais c'est

Du Feu, de la Fumée et de l'Eau

AVEC DES ASSURANCES

Ce qui nous permet de vous offrir des Bargains comme aucun magasin ne peut le faire Venez en avoir les preuves chez

Arcand Frères

111, rue Saint-Laurent

TOUT EST SACRIFIÉ EN GENERAL!

Les dommages par le Feu, la Fumée et l'Eau ont été réglés largement par les assurances. Nous vous offrirons des BARGAINS comme aucun marchand ne peut le faire.



Hémorroïdes

N'oubliez pas que le seul remède infallible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

Le Célèbre Onguent Anti-Asaphe

Du Prof. N. CODERRE

191 RUE BEAUDRY

Prix 50c et \$1.00.

ESSAYEZ-LE.

NOUVELLES A LA MAIN

Léon.—Papa, est-ce que les rois sont toujours bons ?
Le père.—Oui, mon fils, quand ce sont les rois d'atout.

Un bon gendre.—La femme : C'est maman qui m'écrit pour m'apprendre qu'elle s'est cassé la jambe.

Le mari : Tu m'as fait une peur, je croyais qu'elle nous annonçait sa prochaine visite.

Une dame demande un verre d'eau.

Baptiste le lui apporte.

—Un verre d'eau se sert sur une assiette, lui dit la maîtresse de la maison.

Baptiste revient, apportant le contenu du verre, qu'il avait répandu sur une assiette.

—Comment veux-tu que madame boive cela, imbécile ? lui dit la femme de chambre.

—C'est ce que j'étais en train de me demander ! répondit Baptiste.

TOUTES SAISONS

Dans toutes les saisons une bouteille de *Baume Rhumal* est un trésor inestimable pour la famille.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

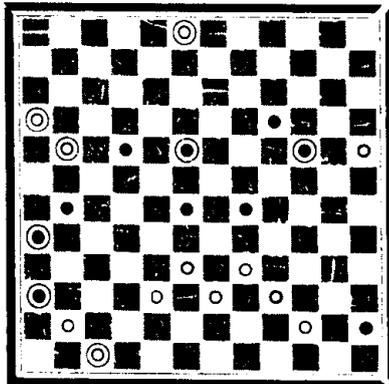
CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes, feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent les hommes et les femmes également. La Cie Médicale, Franco-Coloniale, 202 rue Saint-Denis, Montréal.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 243

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils
Noirs—10 pièces



Blancs—12 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 242

Blancs		Noirs	
41	36	30	41
54	48	41	54
65	60	54	65
37	32	26	50
38	33	39	26
52	39	34	45
70	63	65	52
63	57	50	63
69	21	gagnent	

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, C.-P. de Martigny, Manchester, N. H.

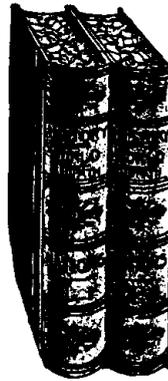


Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.

Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 246

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 393, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres,
Peintures préparées,
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.



Avant l'emploi. Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, inscription des ongles soignés par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 444 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3199.

3189

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 21 MARS 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préféré des connaisseurs—Fait du plus pur Havane—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

87,036

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



La Concierge protestait vaguement.—Page 176, col. 2

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

—Eh bien ! lui demanda l'officiuse de la cuisine, es-tu contrariée d'avoir à repasser la robe de la citoyenne Fouquier-Tinville ?

—Moi, répondit Rose-Thé en se remettant, ce n'est au contraire un grand honneur. En trois minutes j'aurai fini.

—C'est que, je n'ai guère le temps d'attendre.

—Crois-tu que ta maîtresse l'ait davantage ? Mes ouvrières sont sorties en ce moment, tu remporteras la robe.

L'officiuse parla, entre ses dents, de rôti brûlé, de ragout mal cuit, mais déjà Rose-Thé étalait la robe sur la table, et à grands coups de fer en effaçait les légères plis.

—Voilà, citoyenne, dit-elle au bout d'un moment.

Elle plia la robe, la plaça dans un panier dont elle chargea la cuisinière, puis, après avoir refermé la porte sur la vieille femme, elle reprit la lettre de Jeanne afin de mieux comprendre :

« Ma petite Rose, je t'avais demandé asile pour deux femmes que leurs malheurs rendent dignes de tous les respects... Un misérable a découvert leur retraite ; si elles ne partent sur l'heure, elles sont perdues... Je t'ai sauvé la vie, m'as-tu dit plus d'une

fois, sauve-moi l'honneur en leur procurant un nouvel asile. »

—J'avais bien lu ! dit Rose-Thé ! Et d'ailleurs cette lettre ne m'apprend rien. N'avais-je pas deviné, dès le premier jour, que ces prétendues ouvrières sont des ci-devant ? Qui m'eût prédit que j'accueillerais des ennemies de la Liberté, que j'en arriverais à aimer des aristocrates, eût été taxé par moi de mensonge. Car enfin je suis républicaine moi ? Et cependant j'en suis venue là. D'abord, je les ai accueillies pour payer la dette contractée à l'égard de Jeanne ; mais ensuite je les ai aimées pour elles-mêmes, si belles, si douces, si patientes, si différentes des portraits que l'on me faisait des aristocrates. Mon cœur s'est pris tout doucement. J'ai fait plus que de les aimer, j'ai été heureuse de les croire. Il me semble qu'elles ont fait éclore une âme en moi. Je les ai écoutées parler de Dieu avec curiosité, puis avec plaisir. Je me refusais encore à les croire, et néanmoins j'éprouvais de la joie à les entendre. Cela me reposais des propos des patriotes, des vœux de la nation, du civisme des clubs. Elles ne parlaient guère que de mourir, mais on était tenté d'envier leurs dangers, leurs larmes, et le supplice auquel il ne semblait pas qu'il leur fût possible

d'échapper, quand on voyait le calme de leur visage. Si toute autre que Jeanne m'avait dit : — Chassez-les ! j'aurais pris cet ordre pour un piège ; mais Jeanne les aime, et je sais qu'elle verserait son sang pour racheter leur vie. C'est dur, oui, c'est dur, d'aller dire à ces infortunés : Vous n'avez plus de toit, partez ; allez devant vous, dans la rue, sur les places, dans les carrefours où des bandes de patriotes ivres vous ramasseront ce scir.

Rose-Thé essuya deux larmes qui roulaient sur ses joues.

Il faut agir, cependant, dit-elle ; Jeanne me prévient que ce soir elles seront arrêtées.

La jeune fille se leva et poussa la porte de la petite chambre occupée par Mme de Civray.

Celle-ci, assise dans un fauteuil de paille, gardait appuyée sur son épaule la tête pâlie de Mlle de Saint-Rieul. Les mots manquaient à ses lèvres pour consoler la jeune fille ; elle comprenait qu'elle ne pouvait plus faire refleurir l'espérance dans le cœur de Cécile, et ne trouvait que les encouragements de la résignation chrétienne, au lieu de mots exprimant pour l'avenir une confiance dont l'âme de la jeune fille éprouvait une soif ardente.

Loin d'affaiblir dans son cœur son amour pour son cousin, l'absence, la persécution, l'emprisonnement attachaient plus son souvenir à Henri de Civray. Elle le chérissait pour les souffrances qu'il avait endurées, pour les poignants émotions qu'elle lui devait, et cette tendresse exclusive et pure doublait tous ses déchirements et toutes ses angoisses. Cécile le savait à n'en pouvoir douter, son cousin ne l'aimait pas, son cousin ne l'aimerait jamais. Il accusait Jeanne de l'avoir renié, trahi, vendu ! et cependant il la chérissait encore. Il ne pouvait éprouver pour elle que du mépris, et il l'aimait encore, il l'aimait toujours. Il voulait mourir pour lui léguer son souvenir avec ses remords. Rien de ce qui lui venait de Cécile ne le consolait, ne le calmait. Elle ne comptait point dans son âme. C'était une enfant, une parente pauvre. Si elle n'avait jamais réclamé l'hospitalité de Civray, la comtesse n'aurait point éprouvé la même répulsion à marier Henri à Jeanne Raimbeau. Celle-ci, n'ayant point été offensée, n'eût jamais couvé l'idée d'une vengeance. Cécile avait été le mauvais ange de sa vie. L'orpheline se répétait qu'Henri pensait ces choses, tandis qu'elle restait immobile, perdue dans des pensées douloureuses, le front appuyé sur l'épaule de Mme de Civray, écoutant au fond de son âme des paroles amères, évoquant des fantômes, et regardant l'avenir avec plus de tristesse encore que le passé.

En voyant entrer Rose-Thé, Cécile leva le front et sourit.

—Entrez, lui dit-elle, j'ai du plaisir de vous voir. A une époque où tout semble vénal, cruel et mauvais, cela fait du bien de regarder un visage de bonne fille, si dévouée qu'elle nous garde et nous aime... Allez, Rose, ma tante et moi nous vous chérissons sincèrement.

—Je fais si peu de chose, balbutia la jeune fille.

—Si peu de chose !

Vous savez bien ce que vous risquez en nous gardant. Nous n'avons point de cartes de civisme, et vous ne nous avez demandé que ce qu'il nous a plu de vous dire. Au moment où nous vivons, c'est exposer sa vie que d'accueillir des étrangers.

—Mademoiselle...

—Vous voyez que vous savez...

—Je sais que, vous et votre tante, vous m'inspirez un respect profond, que j'ai cessé de trembler pour moi à force de trembler pour vous.

—Bonne Rose ! sans vous l'une des prisons de Paris se serait ouverte pour nous.

—Ne me dites pas cela !

—C'est la vérité ; que serions-nous devenues ? Quel hôte nous eût accueillies ? On eût flairé en nous des ci-devant, et nous aurions été perdues. Vous ne nous avez rien dit, mais vous compreniez que vous jouiez votre tête en nous sauvant.

—J'avais moi-même contracté une dette de reconnaissance.

—Vous ne nous avez jamais dit envers qui ?

—A quoi bon ! la personne qui vous envoya vers moi ne voulait pas être connue.

—Dieu la bénira, dit Cécile avec ardeur.

—Je l'espère, Mademoiselle... Elle a beaucoup souffert, elle souffre encore beaucoup.

—Les larmes qu'elle essuie devraient lui être comptées.

—Elle en versera encore.

—Sur elle ?

—Sur les autres, surtout.

—Ne pouvons-nous rien pour elle ?

—La croire, lui obéir.

—La croire... Que veux-tu dire ?

—Supposez que l'asile qu'elle vous avait choisi ait cessé d'être sûr.

—Quoi ! s'écria Mme de Civray, tu nous renverrais de cette maison ?

—Moi ! Dieu m'en garde, Madame ; vous avez fait de moi une créature nouvelle. Depuis que je vous connais et que je vous aime, il se passe dans le fond de mon cœur des choses que je ne puis définir. Je commence à me repentir de fautes dont j'ignorais la gravité ; à haïr ce que l'on m'avait dit être bon ; à souhaiter la fin de ce que j'appelais par ignorance l'ère de la liberté, quand c'est le règne de l'injustice et de la guillotine. Ne doutez pas de moi, je vous en conjure. En vous suppliant de me quitter, je vous sauve la vie.

—Ainsi notre retraite est découverte ?

—Vous devez être arrêtées cette nuit.

—Où nous cacher, où fuir ? demanda Mme de Civray. S'il ne s'agissait que de moi, je me résignerais, mais je ne suis pas seule au monde. Je dois vivre pour mon fils, vivre pour Cécile qui deviendra ma fille, et dont la piété filiale sera récompensée. Rose ! Rose ! sauvez-nous, comme vous nous avez sauvées déjà.

—Je ne puis rien ! dit la blanchisseuse avec abattement, rien ! Mais une personne qui vous honore et vous aime, celle qui vous avait envoyée ici, me dit de vous prier de ne point manquer de me faire parvenir demain votre nouvelle adresse, peut-être aura-t-elle de graves et heureuses nouvelles à vous communiquer.

—Nous partirons, dit Mme de Civray, nous partirons sans attendre davantage. Ceux qui comptent nous livrer au comité révolutionnaire pourraient, s'ils nous trouvaient ici, vous confondre dans la même accusation, et qui sait ce qui deviendrait de vous !

—Je réclamerais l'appui de Robespierre.

—Non, dit Mme de Civray, vous ne le feriez plus pour les raisons que vous m'avez dites. Vous comprenez trop que la vie sans Dieu, une nation sans morale, un peuple sans maître sont impossibles. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, vous vous perdriez en nous défendant.

—Oh ! Madame ! Madame ! fit la blanchisseuse, se peut-il que vous pensiez tant de bien de moi ?

—Et pourquoi non, mon enfant ? Personne ne vous a donné une éducation chrétienne, et cependant, au milieu des scènes de fureur et de débauche furieuse dont vous avez été témoin, vous avez gardé un cœur bon, un esprit juste. La reconnaissance que vous conservez vous a rendue pitoyable pour moi. Je vous aime et je vous estime, mon enfant, je vais vous en donner la plus grande des preuves.

—Oh ! merci ! Madame.

—Je veux vous apprendre mon nom, vous l'avez deviné, l'habit de la petite bourgeoise travestissait mal la grande dame. Je suis la comtesse de Civray, et Cécile est ma nièce. Mon fils se trouve en ce moment à Saint-Lazare, et je ne quitterai point Paris sans lui. Je ne suis pas pauvre, Rose, et je vais déposer chez vous tout ce qui me reste de ma fortune. Je ne veux prendre que quelques louis, quant au reste, vous me l'apporterez en proportion de mes besoins, car vous saurez toujours ce que je suis devenue.

—Un tel dépôt, Madame ! je ne l'accepte pas.

—Vous l'accepterez, mon enfant, et je sais que vous n'en détournerez pas une obole.

Mme de Civray prit le petit sac de cuir dans lequel elle enfermait ses diamants, et les fit jouer entre ses doigts sous les yeux de Rose-Thé, émerveillée par ce ruissellement d'étincelles.

—Serrez ceci, dit en souriant la comtesse, je vous les redemanderai un jour. Si, par la volonté de la Providence, je succombais ainsi que Cécile, informez-vous de mon fils... Henri de Civray, et remettez-lui ces diamants... Vous y joindrez cet or, mon enfant ; mais je vous ordonne de disposer d'une partie de cette somme, si elle était nécessaire pour assurer votre liberté.

Rose-Thé sanglotait aux genoux de la comtesse.

Quand elle fut un peu plus calme, elle chercha avec celle-ci le moyen de mettre le trésor en sûreté. Une cachette fut subitement ménagée dans l'angle d'une poutrelle ; puis Mme de Civray, munie seulement de quelques louis, quitta le logis de la blanchisseuse après l'avoir serrée dans ses bras.

—J'aurai de vos nouvelles ? demanda Rose-Thé en se retournant.

—Demain, répondit la comtesse de Civray.

Cécile et sa tante descendirent l'escalier, et se croisèrent au troisième étage avec les deux femmes en deuil que la mégère de la mansarde affirmait à Robert devoir être des aristocrates.

Elles échangèrent un regard, se reconnurent, puis se saluèrent d'un triste sourire.

Un moment après, Mme de Civray et Mlle de Saint-Rieul se trouvaient dans la rue de la Loi.

Elles songèrent tout d'abord à s'éloigner du quartier devenu dangereux pour elle. La comtesse restait pensive, Cécile n'osait parler la première. Cependant elle s'appuya affectueusement sur le bras de sa tante et lui demanda :

—Devines-tu qui nous a fait prévenir que l'on devait nous arrêter ?

—Non, répondit la comtesse.

—Je le sais, moi.

—Tu le sais !

—Oui, une seule créature peut encore se préoccuper de notre sort, et c'est la même qui nous procura un asile chez Rose-Thé !

—Quoi ! tu penserais ?...

—Ma tante, répondit Cécile, je suis parvenue à dompter mon cœur, et à voir clair dans les actes d'autrui. J'ai pu souffrir par le fait d'une personne dont le nom seul vous cause un tressaillement, mais je lui rends aujourd'hui justice. Le jour où, chez Mme Roucher, elle trouva des accents qui me brisèrent le cœur, elle me laissa convaincue. Jeanne Raimbaud nous protégea, Jeanne Raimbaud nous sauva... —Ne sais-tu point quelle maison elle habite ?

—Si, ma tante, et c'est pour cela que je crois à son dévouement. J'ai bien réfléchi et bien pleuré, la douleur m'a éclairée. Jeanne n'a jamais ni trahi ni vendu personne. Jeanne aime trop profondément Henri pour ne pas nous sauver par tendresse pour lui.

—Tais-toi, Cécile, tais-toi ! si cela était ?...

—Jeanne serait plus grande que vous qui l'avez méconnue, que moi qui l'ai haïe.

—Oh ! fit la comtesse, ce serait horrible de lui avoir infligé un pareil tourment.

—Elle nous l'a pardonné, puisqu'elle ne nous abandonne pas. Je suis sûre qu'elle n'oublie pas Henri, et que l'œuvre entreprise par elle réussira au delà de ce que vous attendez.

—Alors, Cécile, combien nous aurons à réparer.

—Oh ! la réparation sera bien simple, ma tante, vous marierez Jeanne à Henri.

—Et toi ? demanda la comtesse de Civray.

—Je me réjouirai de leur bonheur.

—Et mon beau rêve ? demanda la comtesse.

—Vous ne deviez point en avoir de plus cher que d'envier la félicité d'Henri.

—Ah ! toi aussi, tu as un grand cœur.

—Dieu m'en tiendra compte ! répondit Cécile avec un soupir.

Mme de Civray et sa nièce avaient marché devant elles machinalement. Elles fuyaient par peur sans savoir où. Un pont se présenta devant elles, elles le passèrent, puis elles se trouvèrent en face d'un monument lugubre, et bientôt se perdirent au milieu d'une foule grouillante. Elles se trouvaient en face de la Conciergerie.

CHAPITRE XIX

LA VOLEUSE DE DOSSIERS

Jeanne se trouvait seule enfin dans la petite pièce où elle avait coutume de se tenir lorsqu'elle travaillait aux costumes et aux toilettes de sa maîtresse.

L'officieuse dormait depuis longtemps. Fouquier-Tinville, las d'un dîner terminé par un orgie, ne devait pas s'éveiller avant le jour.

Jeanne se trouvait maîtresse de remplir la mission qu'elle s'était imposée en entrant dans la maison de Fouquier-Tinville.

Cependant, au moment de rentrer chez l'Accusateur public, elle sentit un dernier frisson l'agiter de la nuque à la plante des pieds. Elle éprouva non de l'hésitation, mais le sentiment qu'elle livrait à cette heure une bataille suprême, et qu'une défaite coûterait la vie à trois innocents.

Enfin elle pénétra dans le cabinet de travail de Fouquier-Tinville, et posa sur la cheminée la lampe qu'elle tenait à la main.

La vaste pièce, dans laquelle travaillait d'ordinaire le magistrat de la Révolution, avait un aspect lugubre. Sur les deux bureaux de l'Accusateur et de son secrétaire s'entassaient des liasses de dossiers. Les tapis tachés d'encre, les plumes tombées à terre, attestaient la hâte du travail. Chacun venait d'achever une besogne dont le résultat était de faire tomber en plus grand nombre les têtes des suspects.

Jeanne commença par examiner les papiers couvrant le bureau de Fouquier-Tinville. En dépit de l'angoisse qui lui broyait le cœur, elle procéda méthodiquement, lentement, lisant les premières lignes de chaque pièce, parcourant des listes marquées de signes étranges équivalant à des coups de hache, ou de signes : F majuscules également significatifs. A cette heure, où la fièvre brûlait ses membres et son cerveau, elle s'imposait un sang-froid indispensable à l'accomplissement de son œuvre. Une distraction pouvait lui faire oublier, négliger la page nécessaire, le dossier qu'elle venait prendre au péril de sa vie.

Elle achevait de fouiller dans les papiers de Fouquier-Tinville.

Tout à coup un nom son attention.

—André Chénier ! murmura Jeanne, André Chénier qui fut sur le point d'obtenir le périlleux honneur d'être le défenseur de Louis XVI... l'ami de François de Loizerolles, le compagnon d'Henri... Je préviendrai sa mère, elle ne le croit pas si près du péril. Je crierai à son frère Marie-Joseph : —Sauvez-le ! —et peut-être son influence combattra-t-elle celle de Fouquier-Tinville.

Jeanne prit le brouillon de la liste sur laquelle se trouvait le nom d'André Chénier et le cacha dans son sein. Cela lui porterait bonheur de ne point se montrer égoïste dans son dévouement.

Mais en vain chercha-t-elle encore le dossier d'Henri de Civray.

Après avoir compulsé les papiers couvrant la table du bureau, elle ouvrit les tiroirs.

Le premier débordait d'or.

Dans le second, elle trouva des portaits de jeunes et ravissantes femmes, entourées de diamants, des tabatières enrichies de pierreries, des montres merveilleuses, des bagues, des colliers, tout ce que le " raptage " exercé dans les prisons livrait aux juges des suspects.

Elle referma le tiroir rempli de richesses volées, et chercha vainement dans les autres. Quelques cartes de civisme, des passeports en blanc, prêts à être vendus des sommes folles à ceux qui consentiraient à payer leur vie au prix de leur fortune, attendaient les acquéreurs. Les derniers compartiments contenaient des lettres interceptées, adressées à des captifs par des mères au désespoir, des épouses désolées. Jeanne chercha si elle n'en trouvait point une de quelqu'un à qui il lui serait possible de rendre service. Le nom de Mme Louis de Chénier frappa ses regards, la mère d'André redemandait son fils.

Jeanne en prit l'adresse, et la joignit à la liste qu'elle avait trouvée.

Après avoir inspecté le bureau de Fouquier, et s'être assurée qu'il ne renfermait aucune pièce relative à la famille de Civray, Jeanne se dirigea vers la seconde table, sur laquelle écrivait d'ordinaire le secrétaire Marcus. Elle n'y trouva rien.

Il ne restait plus à Jeanne qu'à fouiller dans les tiroirs du cartonnier. Les lettres rouges, timbrant chaque casier, simplifiaient sa besogne. Elle ouvrit le carton portant un C. sanglant.

Une liasse de papiers frappa tout d'abord ses yeux : Jeanne jeta un cri de joie. Elle tenait le dossier du comte Henri, dont le nom écrit en lettres énormes était accompagné du mot *suspect*, à l'encre rouge.

La condamnation du comte était renfermée dans ce mot.

Fouquier-Tinville savait où trouver ce dossier, il le laissait dans ce tiroir en attendant l'exécution de la promesse de Robert, afin de faire juger à la fois Mme de Civray, Henri et Mlle de Saint-Rieul. Par une cruauté raffinée, l'Accusateur public se plaisait à combiner des drames d'une réalité effrayante. Avant de les envoyer à l'échafaud, il rapprochait des êtres chers afin de boire leurs larmes et de s'enivrer de leurs angoisses. Mais Jeanne était là, la vaillante Jeanne, qui sacrifiait sa vie pour sauver celle de ceux qu'elle aimait.

Elle tenait le précieux dossier serré sur sa poitrine, et repoussait le casier C. quand une main nerveuse s'abattit sur son épaule.

—Voleuse ! dit une voix étouffée.

Jeanne se retourna hagarde, terrifiée.

Marcus était à ses côtés, Marcus qui avait tout vu, tout compris.

Jeanne se recula en s'accotant au cartonnier.

Tout était perdu, perdu sans retour ; elle le devina au regard de triomphe que jeta sur elle le secrétaire de Fouquier-Tinville.

—Ces papiers ! dit-il les dents serrées, rendez-moi ces papiers.

—Jamais, répondit Jeanne.

Un éclair de férocité brilla dans les regards de Marcus.

Il éprouva une joie farouche à la pensée de faire souffrir à la fois dans son âme et dans son corps celle qui l'avait repoussé avec dédain.

Ses doigts de fer saisirent les frêles poignets de Jeanne, et il les pressa avec une telle violence que la jeune fille devint aussi pâle que si on les eût broyés dans des tenailles.

—Ces papiers ! répéta Marcus, rendez-moi ces papiers.

Jeanne ne répondit pas. Mais la pâleur de son visage devenait livide, et une ombre cerna brusquement ses paupières,

—Enfin ! lui dit Marcus, le voilà donc ce secret que tu croyais dérober à tous. Nieras-tu, maintenant, ma perspicacité ! Tu pouvais tromper tout le monde, même Fouquier-Tinville, ce fou sinistre qui boirait volontiers le sang qu'il fait répandre ; mais moi ! moi ! comment as-tu pu croire que je me laisserais prendre à tes pièges ? Est-ce que les yeux d'un homme qui aime ne percent pas des mystères plus obscurs que ceux-là ? Ne t'avais-je pas dit dans une heure de folie : le nom dont tu t'affubles est un mensonge, tes fonctions sont un jeu ; tu as vécu dans un milieu que je hais ; tu appartiens à une caste que j'abhorre !

Jeanne releva le front, et elle eut le courage de répondre :

—Eh bien ! oui, dit-elle, j'ai menti. Je suis entrée dans cette maison afin d'y perpétrer ce que vous appelez un vol... Après ? On me tuera, allez-vous dire... que m'importe ! Puis-je regretter la vie ? Non, je ne pleure que mon impuissance. Dieu n'a pas permis que je réussisse dans mon projet, faites maintenant de moi tout ce que vous voudrez... Quand vous aurez achevé de me briser les poignets, vous reprendrez ces papiers ; vous appellerez à l'aide ; on me jettera dans une des prisons de Paris, on plûtôt, ce qui sera plus expéditif, on m'incarcérera tout de suite à la Conciergerie. Loin de nier mes actes, je m'en glorifierai. Le procès ne sera pas long, et je ne me défendrai pas. Croyez-vous qu'il ne faille pas plus de courage à une jeune fille comme moi, pour jouer le rôle auquel tous ont été pris excepté

vous, qu'il n'en faut à un homme qui vous ressemble pour agir comme un tortionnaire ?

Les doigts de Marcus se desserrèrent.

Le regard de Jeanne se fixa sur celui du jeune homme.

—Et vous disiez m'aimer ! reprit-elle.

—Oui, dit Marcus, je t'aimais hier, aujourd'hui je te hais.

—Ce n'est pas vrai, dit Jeanne en continuant à le regarder en face, car l'amour rend capable de tous les héroïsmes, et celui que tu dis avoir n'aboutira qu'à m'envoyer à l'échafaud. Quelle misère et quelle honte si je t'avais écouté, si j'avais été assez aveugle et assez faible pour croire à ces yeux ardents, à cette parole hypocrite, à cette éloquence passionnée. Je sentais la griffe du tigre, même sous l'apparente douceur de ton geste. Tu as trop fait couler de sang pour n'en être pas ivre et ne point vouer à la guillotine celles qui auraient la faiblesse de t'entendre. Si j'avais eu dans le cœur le sentiment dont tu parles sans le connaître, il m'aurait porté à braver tous les périls, à endurer toutes les souffrances pour la consolation et le salut d'êtres chers.

—Tu l'avoues, fit Marcus les dents serrées, tu voulais sauver l'homme dont le nom est écrit sur ce dossier !

—Oui, fit Jeanne.

—C'est ton affection pour lui qui t'empêche de m'aimer ?

—Que vous importe ! répondit Jeanne.

—Ce qui m'importe ! tu oses le demander quand ta pensée me trouble jusqu'au fond de l'âme, quand je sacrifierais mes ambitions à tes vœux... Oh ! tu ne sais pas de quoi j'étais capable pour mériter un peu de cette tendresse que tu prodigues à cet Henri de Civray ?

—Je sais une chose, dit Jeanne, c'est que vous me dénoncerez demain, et que mon nom s'ajoutera à l'une des listes que je viens de lire.

—La mort ne t'effraie pas ?

—Elle ne peut effrayer que les coupables.

—Ne l'es-tu point, toi qui méprises les lois de ton pays ?

—Ce qu'ordonne un comité de misérables ne me semblera jamais l'expression de la volonté de tous.

—Tu es jeune, tu es belle, la mort est horrible.

—La mienne ressemblera à un martyr.

—Ainsi, tu braves ma haine après avoir repoussé ma tendresse ?

—Je ne vous brave pas, répondit Jeanne, j'attends que vous éleviez la voix pour me dénoncer à Fouquier-Tinville.

—Obstinée ! misérable obstinée ! répéta Marcus, oui j'appellerai à l'aide, je te livrerai toute palpitante d'angoisse à l'Accusateur public. Le dossier que tu viens de dérober me livre le nom de celui que tu aimes. Sois tranquille ! tu le reverras une fois, une seule, à la barre du tribunal !... Je m'enivrerais à mon tour de tes larmes ; hier je me sentais capable de tout pour te conquérir, à cette heure, je ne puis comprendre d'autre joie que celle de te perdre... Mais défends-toi donc ! dis-moi que je me trompe, que cet Henri de Civray ne te tenait pas au cœur... explique-moi le motif qui te faisait agir !

—A quoi bon ! dit Jeanne, vous ne me comprendriez pas !

—Si ! je te comprendrai, parle... parle...

La jeune fille soupira longuement en tordant légèrement ses bras.

Les doigts de fer de Marcus les serraient toujours.

Le jeune homme lâcha les poignets de Jeanne, mais en même temps il s'empara des dossiers.

Un dernier espoir venait de traverser l'âme de la jeune fille :

Si obscure que fût devenue l'âme de Marcus, un sentiment violent l'animait à cette heure. Jeanne pouvait exiger au nom de la passion qu'elle avait inspirée ce qu'elle avait tenté d'accomplir. Qui sait s'il était impossible de faire naître dans le cœur du jeune homme un sentiment assez noble pour l'arracher à sa vie fanéuse ?

Il s'agissait de livrer un nouveau combat, contre un adversaire qui l'effrayait et lui répugnait. Elle accepta cette lutte suprême.

—Je ne vous ai point trompé, reprit la jeune fille, je me nomme Jeanne Raimbaud, et mon père était au service du feu comte de Civray. J'ai grandi dans cette famille. On m'a fait instruire, on m'a aimée, et j'y ai pris le goût des belles et nobles choses. Plus tard je quittai le château, et je vins m'établir à Paris dans un magasin de lingerie. Des événements terribles m'en ont chassée. La comtesse de Civray, venue à Paris avec son fils, s'en est vue séparée. Le comte est à Saint-Lazare, et Robert Comtois vous a promis de vous livrer ma bienfaitrice, ainsi que sa nièce Mlle de Saint-Rieul. Je formai un projet fou, car le cœur a ses folies ; je résolus d'entrer en qualité de servante chez Fouquier-Tinville, afin de dérober le dossier du comte Henri, et par là de parvenir à retarder son jugement... Gagner du temps, n'est-ce point gagner la vie, à une époque comme la nôtre !... Je savais que l'on pouvait me surprendre, et que je paierais cette tentative de ma tête, mais je ne me trouvais pas le droit de marchander le dévouement à qui m'avait prodigué la tendresse et les bienfaits.

—Oserais-tu dire que tu n'aimes pas cet Henri de Civray ?

—J'ose vous répondre que jamais sœur ne fut plus tendrement attachée à son frère, répondit Jeanne dont l'accent faiblissait.

—Ainsi, tu sais ce qui t'attend !

—La mort.

—Et tu ne regrettes rien ?

—Je regrette d'avoir échoué.

Je dois tout à la famille de Civray, et je la sauverais au prix de mon sang.

Jeanne, dit Marcus lentement, comme s'il éprouvait une grande douceur à prononcer ce nom, si vous le vouliez pourtant ?

—Que voulez-vous dire ?

—Savez-vous bien quelle est ma position politique ?

—Oui, fit Jeanne, qui ne put s'empêcher de tressaillir, vous êtes l'aide, le confident de Fouquier-Tinville, vous préparez sa sinistre besogne, vous pouvez perdre ou sauver qui bon vous semble.

—Oui, je le puis. Deviens ma femme, et je t'abandonne les dossiers que tu voulais voler.

—Moi ! fit Jeanne avec épouvante, moi votre femme !

—Tu aimes le comte de Civray plus qu'un frère : mais je connais assez les créatures qui te ressemblent pour savoir que jamais elles ne faillissent à une promesse. Si tu deviens ma femme, tu me seras dévouée quand même, et tu rempliras tes devoirs. Consens, et Fouquier-Tinville ne verra jamais ces pièces. Il les redemandera peut-être au greffier, mais celui-ci ne les retrouvant pas, imaginera quelque mensonge, et fournira du reste assez de besogne à l'Accusateur public pour qu'il oublie un prisonnier dans le nombre de ceux que nous devons envoyer à l'échafaud.

—Et sa mère, et sa fiancée ? ajouta Jeanne.

—Je te remettrai des passeports pour elles.

—Quand cela ?

—Dans deux jours.

Et ce jour-là tu me suivras ?..

—J'en mourrai pensa Jeanne, mais elle se reprit et dit fermement :

—Je vous suivrai.

Marcus se dirigea vers le bureau de Fouquier-Tinville, et y prit des passeports tout estampillés et signés.

—Dans deux jours ces passeports seront en règle ; dans deux jours tu tiendras ta promesse.

—A la condition, ajouta Jeanne, qu'au moment même où vous me viendrez prendre pour me conduire devant l'officier municipal qui régularise aujourd'hui les mariages, le comte Henri de Civray, nanti des papiers que vous lui aurez procurés, se trouvera à côté de sa mère.

—Il y sera, répondit Marcus.

—Et maintenant, dit Jeanne, il ne me reste qu'à fuir cette maison.

—La fuir ! tu veux donc te vendre toi-même !

—Mais ces dossiers anéantis ?

—Tout passera sur le compte d'une erreur du greffier. Il en a tant d'autres d'un autre genre à sa charge, que celle-ci n'ajoutera pas grand chose à son actif. L'affaire de Robert permettra d'oublier celles de Civray. Tu resteras dans cette maison, jusqu'à l'heure où j'ap-

prendrai à Fouquier-Tinville que je te prends pour femme.

Des larmes monterent aux paupières de Jeanne. Elle n'avait pas compté sur la torture nouvelle de demeurer dans cette maison odieuse.

Cependant elle comprit la justesse de l'observation de Marcus, et quand elle se trouva près de la porte de la lingerie, elle lui dit d'une voix étouffée :

— Je resterai, monsieur Marcus.

Pendant que Jeanne buvait le fond de son amer calice, une scène bien différente se passait rue de la Loi, dans la maison habitée par la blanchisseuse de Robespierre.

Robert, nanti des renseignements de la mégère, et certain de la présence de Mme de Civray et de Cécile, n'attendait plus que le moment de les livrer. Il savait qu'il leur arrivait fréquemment de se rendre dans le grenier de la rue Saint-Honoré, où un vieux prêtre proscrit célébrait la messe. Il préféra guetter la sortie des deux femmes que de les arrêter chez Rose-Thé, dont il redoutait l'influence. Deux de ses hommes armés furent chargés de faire le guet dans la rue ; Robert se réservait la joie de les conduire à la section voisine, et d'annoncer le lendemain à Fouquier-Tinville qu'il avait enfin mis la main sur les trésors de la comtesse, et qu'elle pourrait être traduite devant le tribunal révolutionnaire, en même temps que son fils. Il sentait qu'il avait besoin de cette revanche pour convaincre Fouquier de son dévouement à la Révolution. Vers onze heures du soir deux femmes, soigneusement enveloppées dans les plis de leurs mantes, sortirent de l'allée de la maison surveillée. Leur taille, leur démarche annonçaient que l'une était beaucoup plus jeune que l'autre. Mince, élégante, craintive, elle se serrait contre sa compagne et paraissait lui demander protection. Chacune d'elles tenait à la main un petit paquet.

Robert siffla d'une certaine façon ; ses quatre camarades sortirent de l'ombre, et en un instant les malheureuses femmes se virent cernées par les misérables qui les emmenèrent.

La salle des sections était tellement encombrée que Robert eut peine à s'y frayer un passage. Il posa la main sur l'épaule de la plus âgée de ses prisonnières, et dit à un homme coiffé d'un bonnet de laine brun, et ceint d'une écharpe rouge :

— Citoyen, je t'amène du gibier de guillotiner.

L'homme à la ceinture rouge se frotta les mains :

— Des femmes ! dit-il, j'aime mieux ça surtout si elles sont jolies. Nous n'avons depuis ce matin que des prêtres qui refusent le serment, et des ci-devant qui crient : — " Vive le roi ! " — Si les citoyennes que tu nous amènes veulent reconnaître leurs erreurs, nous serons prêts à leur délivrer des cartes de civisme.

— Je les connais, celles-là ! répondit Robert, tu n'en obtiendras pas grand-chose.

— Ça, les citoyennes, reprit l'homme à la ceinture, levez vos capuchons, et qu'on voie votre visage.

— La jeune fille poussa un cri d'effroi, et crispa ses doigts dans les plis de sa mante.

— J'ai peur ! j'ai peur ! répéta-t-elle, Ma mère, défends-moi.

Mais la mère ne pouvait plus rien pour l'enfant ; des mains brutales venaient d'arracher sa mante de ses épaules, et son beau visage, ruisselant de pleurs, apparaissait sous les rayons des quinquets fumeux.

— Malédiction ! s'écria Robert, je me suis trompé.

Il bondit vers la prisonnière :

— Qui es-tu ? comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Je suis la baronne de Langeac, répondit la jeune femme, nous sommes vos prisonnières, conduisez-nous dans tel cachot que vous voudrez, mais ne nous insultez pas.

Robert saisit les deux sacs de cuir et les éventra d'un coup de couteau. Chacun d'eux renfermait de la lingerie, et une modeste somme de billon dont le poids avait trompé la rapacité de Robert.

L'interrogatoire de Mme de Langeac ne fut pas long ; du reste, Robert se souciait peu de ce qui allait lui advenir. Il ne songeait qu'à réparer son erreur, et à retourner rue de la Loi.

Abandonnant ses prisonnières aux hommes de la section, il revint avec ses agents à la maison habitée par

Rose-Thé, bien résolu cette fois à ne tenir aucun compte de la colère que pourrait manifester la jeune fille.

Arrivé sur le seuil, il heurta violemment à la porte. Une femme du peuple vint ouvrir : Robert exhiba sa carte d'Observateur de l'esprit public et s'élança dans l'escalier, après avoir commandé à deux de ses hommes de rester dans la rue, dans le cas où les ci-devant tenteraient de fuir par une issue secrète. Les agents se postèrent à l'entrée, tandis que la concierge protesta vaguement contre cet acte de suspicion.

Dès que Robert parut sur le palier, la mégère qui l'avait renseigné une première fois se porta au-devant de lui :

— Vous venez les prendre ! dit-elle avec un rire de hyène, voilà leur porte... En prison ! ces damnées aristocrates !

— Prends garde que l'on t'accroche à une lanterne, fit Robert en secouant l'épaule de la vieille ; tu as menti, misérable sorcière ! ces deux femmes ne sont pas celles que je cherche.

— Ce sont des dames de la cour, des ci-devant... cela se voit à leur regard fixer, à leurs petites mains, à leur peau blanche... Vous voulez des aristocrates, vous en avez, c'est tout ce qu'il vous faut !

Robert repoussa la vieille au fond de son bouge, et alla heurter à la porte de Rose-Thé.

Celle-ci resta longtemps sans répondre, elle crut d'abord qu'on se trompait. Ce fut seulement en entendant crier : — " Au nom de la loi ! " — et résonner sur sa porte de lourdes crosses de pistolets, qu'elle comprit qu'on allait opérer chez elle une visite domiciliaire.

La veille, cette perspective l'aurait grandement effrayée. Mais à cette heure, sûre de n'avoir chez elle rien de suspect, elle se fit un jeu de railler les citoyens trop zélés qui venaient chez elle faire une perquisition.

— Un peu de patience ! fit-elle, en passant sa jupe avec une lenteur calculée, j'ouvrirai certainement, mais quand je serai en tenue convenable. Ah ! mes souliers... ne vous impatientez pas, citoyens piquiers, je suis prête dans une minute. Si les femmes sont tenues de respecter la loi, la loi est obligée de respecter la pudeur des jeunes filles, surtout quand la loi est représentée par des Jacobins... Ma cornette sur mes cheveux, et je suis à vous...

Rose-Thé tira les verrous et apparut souriante.

Robert la repoussa avec violence.

— Entrez, vous autres ! dit-il, et fouillez partout... La comtesse de Civray est ici... Je l'ai vue franchir le seuil de cette porte.

Rose-Thé mit ses deux poings sur ses hanches dans une attitude de mutine insolence :

— Sais-tu bien à qui tu parles, citoyen Observateur ? A la blanchisseuse de Maximilien l'Incorruptible, rien que cela ! A l'amie d'Éléonore Duplay, dont ma mère fut la nourrice. Ah ! tu te permets de me soupçonner d'incivisme ? Tu violes mon domicile pour y chercher des ci-devant ! Et tu crois que je ne me plaindrai pas ? Mais je crierai comme une agasse, je demanderai vengeance à Maximilien, et il me le fera. Chez moi, des comtesses ! qu'y feraient-elles vraiment ! Repasseraient-elles les robes de la citoyenne Fouquier-Tinville, les gilets de Maximilien, et les bonnets d'Éléonore ? Tu fais trop de zèle, citoyen ! Je te préviens que tu y gagneras de devenir suspect.

Citoyen Robert Comtois... dit un compagnon de l'Observateur, cette petite citoyenne ne semble point avoir froid aux yeux.

— Merci de m'avoir appris le nom de votre camarade, j'ai bonne mémoire et je ne l'oublierai point... Cherchez, fouillez, j'y tiens maintenant... Voilà les clefs des armoires... bouleversez le linge... Il n'y a guère de meubles dans ce cabinet, et le lit n'a point été défait ! Je me promets de rire demain à tes dépens, citoyen Robert. Si tu tiens à ta place, je le regrette pour toi ; ce que tu fais à cette heure suffira pour te faire perdre.

— Ne parle pas tant, et ne ris pas si haut, ma jolie fille, dit Robert, dont le visage bilieux trahissait une haine furieuse, tu n'exerces pas seule ton métier ; il y a deux jours, tu avais des ouvrières ?

— Je ne m'en cache pas.

— Elles habitaient avec toi.

— Naturellement.

— Où sont-elles, à cette heure ?

— Comme elles se trouvaient point leur salaire satisfaisant, elles sont parties.

— Nous les interrogerons.

— Comme vous voudrez, répondit Rose-Thé.

— Tu sais leur adresse ?

— Je ne la leur ai point demandée. Sans doute elles auront trouvé de l'ouvrage ailleurs. Après les avoir payées, je ne me suis pas cru le droit de les questionner.

Robert adressa à Rose-Thé un geste de menace.

Les piquiers, après avoir dérangé les meubles, bouleversé les paquets de linge, revinrent d'un air confus :

— Rien ! disent-ils, rien !

— C'est égal, citoyen Robert, dit Rose-Thé, voilà une nuit blanche que tu me fais passer, prends garde qu'elle te coûte cher.

L'Observateur fit un signe à ses compagnons, et tous ensemble quittèrent à la fois le logis de la blanchisseuse.

Quand ils eurent disparu, Rose-Thé joignit ses mains :

— Je ne sais guère prier, dit-elle, mais c'est égal, mon Dieu, je vous remercie.

Quand fut venue pour Robert l'heure de se présenter chez Fouquier-Tinville, il s'y rendit l'esprit inquiet. Pour la seconde fois, il manquait à sa parole de livrer Mme de Civray et Mlle de Saint-Rieul...

— Ah ! te voilà, citoyen Observateur, lui dit Fouquier. As-tu mis la main sur la fortune des deux aristocrates ?

— Non, citoyen Accusateur, répondit Robert d'un air confus ; mais je prendrai ma revanche, je croyais avoir suivi une bonne piste, et je me trompais. Cependant, j'ai conduit à la section la ci-devant baronne de Langeac, et j'espère qu'en raison de cette capture, tu me laisseras du temps pour retrouver le gibier que je poursuis.

En ce moment le bruit d'une jeune voix se fit entendre, et un tourbillon d'étoffes passa devant le bureau de Fouquier-Tinville.

— Je viens me plaindre, citoyen ! dit Rose-Thé avec sa crânerie habituelle. Mon civisme est connu, je travaille pour ta femme, pour Éléonore Duplay, pour Robespierre, et cette nuit, le citoyen que voilà, se disant Observateur de l'esprit public, est entré chez moi, fouillant mon logis, m'accusant de garder des ci-devant. Je suis Rose-Thé, tu me connais ; mais lui, qui est-il ? Que veut-il ? N'a-t-il pas été le premier à sauvegarder la liberté des femmes, qu'il feint de poursuivre ? Il parle des millions ! je n'ai que mon fer à repasser, mais rien ne prouve qu'il ne garde pas les diamants des ci-devant dans quelque cachette, tandis qu'il t'amuse par de vagues promesses.

— Petite misérable ! s'écria Robert exaspéré.

— Tu l'entends, citoyen, reprit Rose-Thé. Et voilà un homme occupant un emploi dans la République ! Il m'a suspectée ; je l'accuse, il est venu violer mon domicile ; je demande qu'on lui enlève le droit de commettre des vexations nouvelles. Je suis venue d'abord chez toi, si tu ne me rends pas justice, j'irai de ce pas chez Robespierre.

— Ta carte ? demanda Fouquier-Tinville à Robert. Celui-ci la prit dans son carnet, et la tendit à l'Accusateur.

— Tu t'es rendu indigne, par ton manque de zèle, de remplir ces fonctions, je te casse ! Et si dans deux jours tu n'as pas fourni de preuves éclatantes de ton civisme, je te fais arrêter comme suspect.

— Merci, citoyen ! dit Rose-Thé, en souriant et maintenant je vais rendre à ta femme les fichus qu'elle m'a confiés.

Rose-Thé sortit lentement, tandis que Fouquier chassait d'un geste Robert et ses compagnons !

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)